

GRÈVE DES VENTRES

Anthologie du néomalthusianisme

#2

l'anarchie (1905-1914) – articles choisis

Cette brochure reprend une partie seulement des articles (sélectionnés au pif) sur le néo-malthusianisme publiés dans *l'anarchie*, le journal cofondé par Albert Libertad, Anna et Armandine Mahé en 1905. Les articles non-reproduits ici seront peut-être rassemblés avec ceux publiés dans les journaux *l'en dehors* et *Le Libertaire* dans de prochaines brochures.

TABLE

- 05 · La dépopulation (Ramondou)
- 09 · Enfants ? (Jacques Torrent)
- 11 · L'avortement (Armandine Mahé)
- 13 · Progéniture (Mauricius)
- 15 · La libre maternité (Raymond Parnell)
- 18 · Le droit à l'avortement (Dea)
- 19 · Croissez et multipliez (Bizeau)
- 20 · "La grève des ventres" par kolney (A travers les brochures)
- 21 · La famille (Raymond)
- 23 · Néo-Malthusianisme (Mauricius)
- 27 · Notre correspondance : Néo-Malthusianisme (Mauricius)
- 29 · Néo-Malthusianisme (Mauricius)
- 31 · Despotisme Familial (Fleur de Gale)
- 33 · Le Mal de Vivre (Gabriel Raguideau)
- 35 · J'ai tué... (Boju)
- 40 · Contre la Famille (Fleur de Gale)
- 42 · "Le Mal de vivre" par Marie Huot (A travers les brochures)
- 43 · "Le néomalthusianisme est il moral ?" par Génération
Consciente (Le Bibliographe)
- 44 · L'infanticide (Jean Bon)
- 47 · Avortements et désertions (Hael)
- 51 · Procréation consciente (André Lorulot)
- 56 · Trop d'enfants (Fleur de Gale)
- 57 · "Peu d'enfants. Pourquoi. Comment ?" par Eugène Lericolais
(Bibliographie)

La dépopulation

Nous avons toujours entendu, par périodes intermittentes, un cri d'angoisse jeté par de prétendus alarmistes, au sujet de la dépopulation en France.

M. Piot a repris à son compte ce sujet, et, périodiquement aussi, conjecture les plus sombres présages pour l'avenir.

« Songez donc, que si la diminution de la natalité continuait dans la même proportion pendant toute une série de générations, “notre Patrie” (!!) tomberait au rang de puissance de second ordre ! Ce serait l'abomination de la désolation ! »

« N'êtes-vous pris de transes épouvantables, à la pensée du sort qui peut être réservé à nos infortunés petits neveux ? Que vos cœurs, auxquels on a appris à aimer notre douce Mère, la France, (!!!) ne soient point changés en rochers, que nos droits imprescriptibles ne soient pas à la merci de votre indifférence... etc., etc., »

Telles sont pourtant ou à peu près, les inepties débitées sur un ton grave par des esprits qui se disent sérieux et qu'ils soumettent aux méditations des penseurs.

Les économistes soutiennent la thèse avec force statistiques internationales, et tous les journaux, depuis le blanc immaculé *Gaulois* jusqu'à la rouge *Action*, se répandent en lamentations sur la disparition de la nation dont les principes monarchistes ou franc-maçonniques sont indifféremment l'avant-garde du bonheur mondial. Que deviendrait notre planète !

Notez bien que tous ces gens qui ont des sanglots dans la voix lorsqu'il s'agit d'une diminution à peu près insensible dans le nombre des naissances, restent dans l'indifférence la plus complète dès qu'on leur met sous les yeux les misères inénarrables des vaincus de la société.

Non seulement ils ne prennent aucun intérêt à l'exposé de ces situations atroces ; mais ils entrent en fureur, dès qu'on les met en demeure de donner des explications qui pourraient aider à mettre un terme à ces iniquités.

Que nous importe à nous que les privilégiés ne fassent ou ne laissent faire à leurs femmes, dites légitimes, qu'un nombre limité d'enfants afin de ne pas morceler la fortune de leurs aïeux, ou celle qu'ils établissent sur leurs vols journaliers, et de voir par ce fait, se perpétuer plus longtemps les symboliques traditions auxquelles se rattache leur orgueil posthume ?

D'ailleurs la progéniture qu'ils économisent au profit de leur caste, ils la prodiguent sans compter, aux malheureuses filles du prolétariat, qui ne sont pour eux que de la chair à plaisir.

Il y a donc, sous ce rapport, plus que compensation et les chiffres

des statistiques sont faux. Mais quels sont ceux qui ont intérêt, ou qui voient dans un développement prolifique une utilité si grande pour le pays ?

Quels sont les misérables qui osent dire que le grand nombre d'enfants est la bénédiction des familles ?

Dans l'organisation capitaliste, c'est l'extension du paupérisme auquel les gouvernements et les exploités attachent la plus grande importance : n'engendre-t-il pas la lâcheté, partant, les esclaves.

Les prêtres voudraient voir multiplier à l'infini les baptêmes, les communions, les mariages, les enterrements, parce que les prosélytes augmentent leurs recettes.

D'autre part, il y a les employeurs de toute catégorie qui auront à payer des salaires d'autant moins élevés que le nombre des sans travail sera plus grand. La gêne des travailleurs constitue, en effet, sous tous les régimes, l'un des principaux éléments de la prospérité des spoliés, qui vivent d'autant mieux que leurs ouvriers sont plus affamés et plus asservis.

Quant à ceux qui détiennent le pouvoir, ou aux socialistes qui y aspirent, la profusion des imbéciles leur permet d'acheter plus facilement des partisans et de pêcher en eau trouble.

Et puis, lorsque le nombre devient un danger pour les dirigeants et que les conditions insalubres dans lesquelles vivent les indigents ne sont pas un facteur de suppression au bénéfice des oppresseurs, ceux-ci n'ont que l'embarras du choix pour se débarrasser de ces contingences. Les guerres, étrangères ou civiles, l'expatriation plus ou moins volontaire viennent en aide à la loi de Malthus, lorsqu'elle ne sévit pas assez cruellement sur les parias.

Ces moralistes-philanthropes, coryphées de la classe dirigeante, sont de parfaits hypocrites. Ce sont eux qui, par leurs lois imposent chaque année le célibat obligatoire à la portion la plus jeune et la plus active de la population, sous le prétexte de la défense nationale ; et ils ont le cynisme de s'indigner contre une cause de stérilité qu'ils mettent tout en œuvre pour favoriser dans la pratique !

D'un autre côté, nous devons douter que la caserne rende les soldats de stricts observateurs de la virginité, durant leur période de servitude involontaire, il faut bien admettre qu'un certain nombre de femmes sont fécondées par leur fait. Dans un cas comme dans l'autre, la morale de ces professionnels du patriotisme pour sinécure, vaut tout juste autant que leurs principes.

Du reste ces questions de stérilité et de fécondité sont loin d'avoir été étudiées et encore moins résolues jusqu'ici sous le point de vue scientifique.

Le hasard à peu près seul et des considérations absolument antiso-

ciales président à l'union des sexes.

Si la misère paraît être une cause de prolifération, le bien-être et la liberté des relations semblent tendre à restreindre la fécondité de la femme.

Les statistiques en général, et surtout celles de sources administratives ne prouvent pas grand'chose, parce qu'elles sont établies la plupart du temps pour masquer la réalité, et que l'art de maquiller les chiffres est inhérent à tous les gouvernements.

On peut s'en assurer par ces moyennes dérisoires, que l'on déduit de la comparaison des salaires, et d'où l'on infère que le prix moyen de la journée du travailleur parisien s'élève à peu près à quatre francs, alors qu'on fait entrer en ligne de compte des journées de quarante à cinquante centimes à côté de salaires de vingt francs.

Il en est de même pour le bureau de statistique médicale qu'on s'efforce de rendre aussi inutile que peu intéressant, si ce n'est pour le titulaire qui émarge au budget. Que peut nous faire qu'on vienne nous apprendre que tant de personnes sont mortes de telle ou telle maladie dans une quinzaine. Ce qu'on devrait nous dire et ce que nous aurions besoin de connaître, c'est combien de personnes sont mortes après avoir été soignées de telle ou telle façon et combien ont survécu au traitement imposé.

Hippocrate, surnommé le père de la médecine, ne tenait pas de bureau de statistique, et ne disposait pas des nombreux services de l'Assistance Publique ; il a, cependant de son initiative privée, consigné des milliers d'observations, dont la plupart sont encore à notre époque d'une grande utilité, à l'encontre des administrations entretenues à grand frais par le public et dont le résultat négatif ne sert qu'à faire vivre un troupeau de parasites. C'est pour cela que, aussi longtemps que la liberté sera un mythe, les solutions autoritaires ne devront être acceptées que sous le bénéfice d'inventaire.

Aussi nous concluons que, s'il importe peu que l'espèce humaine soit nombreuse, il importe beaucoup, en revanche, que tous les êtres qui vivent soient heureux.

Fabriquer des misérables et venir ensuite se plaindre de leur improductivité, c'est le comble de l'astuce.

Les Spartiates qui précipitaient dans un gouffre les nouveaux-nés mal conformés, étaient moins barbares que ne le sont tous ces monopoli-sateurs de la « Patrie ».

Quelle hypocrite contradiction n'existe-t-il pas, entre ces précautions infinies recommandées pour sauvegarder la vie des enfants et des malades quand on n'en prend aucune pour assurer leur existence et qu'on réserve aux adultes le traitement que la république de Sparte faisait subir aux avortons.

Exploitation tempérée par le jésuitisme : voilà l'image répugnante de la féodalité bourgeoise et capitaliste qui préside à nos destinées !

RAMONDOU

Deuxième année N°44 – Jeudi 8 Février 1906

Enfants ?

Le sujet sera toujours d'actualité. De tous temps, les dirigeants ont encouragé, au moins théoriquement, la procréation humaine. Coefficient énergétique du maintien en tutelle, par le surcroît de charges et de misère qu'il crée, le pullulement des enfants dans les classes pauvres fut toujours le souci intéressé des conducteurs sociaux. Pour un Piot qui s'affirme, que de sous-Piot inconnus du public, et qui, subrepticement, s'adonnent au critère « Repopulation » !

D'autant que plus va le monde, moins sont disposés à la production des unités misérables, les gagne-petit du corps social. A mesure que s'élève sa conscience de la vie, l'individu est conduit à la prudente réserve, et son expansion amoureuse ne s'exempte plus d'un calcul pratique à l'égard des conséquences possibles.

Il est bon, il est juste et sensé qu'à la rescousse de cette retenue « actuellement normale », se dépensent, actifs, les adversaires de la société capitaliste et bourgeoise.

Décrire l'enfer du travailleur dans ses rigueurs, dans ses laideurs et dans ses vices, c'est bien. Mais s'attaquer à l'un des facteurs prédominants de sa pauvreté et de son esclavage, éveiller son entendement, susciter son sens critique sur la question de la procréation, c'est faire œuvre essentielle, en raison de l'intérêt particulier qu'il y trouvera certainement.

Nous n'avons rien à perdre à la limitation des naissances, au contraire. Au point de vue économique, d'abord : moins de concurrence vitale. Au point de vue révolutionnaire : plus de gestes raisonnés et conscients parce que moins de soucis et de misère dans les foyers.

Mais alors même que l'abstention procréatrice n'élargirait pas le cycle révolutionnaire, il est anarchiste, c'est-à-dire logique, de crier aux travailleurs : « Ne faites pas d'enfants, c'est la désorganisation intime, c'est l'absorption morale, c'est le chagrin multiple, c'est la gêne continue, le besoin comprimé, la ceinture serrée, la vie gâchée. »

Chez les pauvres, l'enfant absorbe les forces vives du ménage. Il captive — et retient — les éléments de tendresse épars au foyer. Il accapare pour lui seul le rayon de lumière diffuse qui s'offre à tous, au travers des pénombres amassées dans les tristesses qu'impartit l'existence aux gens « sans moyens ». C'est un tyran débonnaire qui n'évoque aux yeux des parents que le spectre naïf de la « Fatalité ». Son inconscience exige tout, et, en retour, ne dispense — et très largement — que soucis et charges. Même la consolation des joies futures échappe aux malheureux qui suèrent sang et eau pour élever leur toujours trop nombreuse progéniture : Tant de facteurs antinomiques interviennent au lacis des intérêts contraires, que la récupération affective s'accomplit mal ou pas du tout.

L'espérance, qui fait qu'on subit les mille misères du joug domestique, l'espérance est presque toujours déçue par quelques côtés particuliers, précisément ceux qui vous tenaient le plus au cœur.

Escomptait-on, à tort ou à raison, tel avenir subséquent à la possession d'enfants, le plus souvent le sort en décide autrement.

L'enfant, mais il est vôtre tant qu'il est faible. Parce qu'il en vient un de plus dans votre ménage, il vous faudra davantage serrer la bride économique, et ce n'est pas tout ! L'aléa maladie s'enfle de cette recrue. Vous qui connaissez vos maigres ressources, vous aviez tablé sur une dépense ordinaire et toujours maximum, le salaire ne suivant pas la propension génitrice. Hélas ! les médicaments coûtent cher ! Un cran de plus !

Et la mort peut survenir... Tout un cortège de regrets, de tristes souvenirs occupent l'esprit. La vie s'estompe un peu plus de ces brouillards...

L'enfant, mais s'il vit jusque-là, la caserne s'en empare, et, de tous les maux, ce peut être le pire... Il part là dans l'inconnu. Reviendra-t-il ?

En tout cas, il s'appartient désormais, et... ne vous doit rien. Heureux vous serez si l'enfant poursuit normalement sa route.

Enfantez, bourgeois ! c'est voire affaire. Mais la nôtre est tout autre. Et ce ne sera pas la plus mince de nos attaques sociales que notre propagande en faveur de la non-procréation.

Jacques TORRENT

Deuxième année N°56 – Jeudi 3 Mai 1906

L'avortement

Les journaux étaient pleins, ces jours derniers, de détails sur les « crimes horribles » perpétrés par une sage-femme : Mme Chartier.

L'instruction promettait de « scandaleuses » révélations, des détails atroces. On aurait à juger, disaient certains journaux, sinon la plus grande, du moins une des plus grandes criminelles du siècle.

Tout à coup, le scandale diminue. Pour quelle raison ? Nous ne le savons pas encore, peu nous importe. Laissons les honnêtes gens à leur indignation et voyons ce que nous, anarchistes, devons penser de la pratique de l'avortement dans la société actuelle.

L'ignorance absolue des femmes sur les questions d'hygiène sexuelle amène la nécessité de l'avortement.

La jeune fille qu'on tient à garder chaste, aussi bien de corps que d'esprit, jusqu'au jour du mariage, n'a aucune idée du fonctionnement de ses organes, des soins dont ils doivent être l'objet ni de ce que doivent être les rapports sexuels.

Elle se marie ou bien se donne librement, mais ce n'est pas l'homme presque toujours aussi ignorant qu'elle sur ce sujet, qui peut l'enseigner utilement.

Au bout de quelques mois de vie sexuelle, la jeune femme est prise de troubles physiologiques. Elle consulte des amies « expérimentées », va voir le médecin ou la sage-femme, et sa grossesse confirmée, se réjouit ou se lamente, selon la situation.

Combien de femmes se sont trouvées seules à cette période de la vie, où faibles, malades, elles auraient eu si grand besoin d'affection et d'amour.

Chassées de leurs familles, abandonnées de l'amant ne trouvant pas de travail, que doivent-elles faire ?

Se suicider ? Accepter la charité méprisante de quelques grandes dames ? ou chercher à se débarrasser du petit être qui se forme en elles ?

Ignorantes des terribles dangers auxquels elles s'exposent, elles vont supplier une sage-femme ou une amie de foire le nécessaire pour provoquer l'avortement.

Quatre-vingt-dix fois sur cent, le fœtus est expulsé, mais combien sortent indemnes de cette cruelle épreuve ?

Métrites, péritonites, etc., sont le processus obligé de ces sortes d'opérations, surtout si l'on n'observe pas les très grands soins d'hygiène et le repos absolu pendant quelques jours.

Et la justice cherche des coupables et l'on veut punir ces malheureuses.

N'ont-elles pas assez souffert de recourir à cela ?

L'avortement est inévitable dans la société actuelle. Tant que la ma-

ternité dite illégitime sera cause de mépris et de souffrance, les femmes qui ont encore des préjugés chercheront à l'éviter, même au prix de leur vie.

Pour nous, femmes anarchistes, nous obéirions à d'autres considérations que le souci de notre honneur si nous voulions recourir à l'avortement. Ce serait par besoin, parce que la venue d'un enfant nous serait une trop lourde charge.

Pourtant il vaut mieux prévenir que guérir, et actuellement nous avons bien des moyens à notre disposition pour éviter la conception.

La femme consciente est seule responsable de la vie qu'elle peut donner. L'homme ne devrait en avoir nul souci.

Répondons le plus possible parmi nos camarades femmes les moyens de préservation.

Il y aura quand même toujours assez d'enfants, les joies de la maternité étant après tout, grandes et désirables.

Pour moi, j'éprouve dans la maternité la sensation d'un développement plus complet de mon être. Puis, cette petite vie près de moi m'intéresse, me passionne ; je vois en mon enfant l'avenir et quels beaux rêves je fais !

Mais la femme doit être maîtresse de son corps et pouvoir décider si elle veut être mère ou ne pas l'être.

Armandine MAHÉ

Deuxième année N°91 – Jeudi 3 Janvier 1907

Progéniture

En feuilletant mon carnet de balade, j'y ai trouvé de si effroyables statistiques, concernant les qualités prolifiques de certaines catégories d'hommes, que je ne peux m'empêcher de remettre sur le tapis cette question si passionnante des gosses, loupiots, lardons et Cie.

« C'est une dure loi mais une loi suprême »

« Vieille comme le monde... »

... Que l'ignorance, la misère, l'alcoolisme, sont des facteurs au premier chef, de l'accroissement de population. Cela peut paraître bizarre, c'est pourtant l'exacte vérité. *Dura lex, sed lex.*

Il semblerait logique que les pauvres, les miséreux s'abstinsent de progéniture qui ne peut être pour eux qu'une aggravation de misère. Ce sont pourtant les classes les plus aisées qui ont le moins d'enfants, et c'est dans les régions les plus plongées dans l'obscurantisme et la pauvreté qu'on rencontre les familles les plus nombreuses.

Dans la lande bretonne, puante d'ignorance et de misère j'ai rencontré des ménages ayant couramment huit, dix, douze, quatorze enfants, pauvres gosses, marqués dès leur naissance, du fer rouge des forçats, graines de brutes, graines d'électeurs, graines d'esclaves.

Alors que les classes élevées de l'échelle sociale, les praticiens, la noblesse, et la bourgeoisie, plus instruites, plus conscientes de leurs intérêts, ont tenu à conserver leur force, en ayant d' uniques rejetons, héritiers de l'intégrale fortune paternelle, et des traditions familiales, la plèbe de tous temps, avachie, par les religions, les maîtres et les éducateurs n'a jamais compris qu'elle était l'unique cause de ses maux. La plèbe n'a jamais compris, que les maternités excessives qu'elle imposait à la femme, dégénérait la race déjà affaiblie par les privations de toutes sortes, continuant l'état de misère déprimante, et petit à petit, fabriquant une espèce aveuillée, une espèce d'esclaves-nés, incapable d'aucune réaction contre le milieu oppressif. Mais si la foule prolétarienne n'a jamais eu conscience de cela, les exploiters l'ont compris pour elle, et par tous les moyens ils ont essayé de conserver ce lamentable état de choses. Les religions ont toujours prêché, chez le peuple, l'abondance d'enfants et indépendamment des théories piotistes, des fictions stimulantes, des formules endormieuses, « pour la Patrie, pour la Gloire, etc. », les peines sévères édictées contre l'avortement sont des preuves formelles de l'intérêt pris par les gouvernements, c'est-à-dire par les classes privilégiées, à l'accroissement de la population.

Il n'y aurait même pas besoin de cet arsenal de défense, contre la foule, la misère et l'alcoolisme suffisent amplement à cette besogne.

Quand les brutes salariés, exténués de travail, rentrent au logis l'esprit alourdi, les sens énervés par les *moques, ou les sous de café*, quel

autre plaisir peuvent-ils éprouver que *d'aller au nègre*, comme on dit dans les campagnes normandes, et alors, sans hygiène, sans connaissances, c'est trop souvent la conception et ses suites désastreuses.

Il serait temps de propager partout les doctrines néo-malthusiennes, et à défaut d'autres moyens, inciter les foules inconscientes, à faire la grande grève, la grève des mères, la grève des ventres.

*
* *

Si je parlais cependant, à mes camarades anarchistes, j'emploierai un langage complètement différent.

Nous savons quelle est l'influence immense, colossale que produit l'éducation première sur les mentalités ; nous savons, quels gigantesques efforts il nous fait faire, pour arracher de nos cervelles les préjugés qu'on y a incurvés dès notre enfance ; nous savons que les cellules jeunes prennent plus aisément les impressions et les gardent d'une façon extrêmement vivaces, parfois d'une manière presque indélébile. Nous pouvons reconnaître par là, l'immense avantage, au point de vue de la propagande, de nos idées, l'immense avantage, dis-je, d'avoir des enfants. Ces enfants élevés par nous, éloignés de la gangrène sociale, nourris de principes anarchistes, n'auront que peu d'efforts à faire, pour devenir des hommes vraiment conscients, vraiment raisonnables.

Je n'ignore pas que l'enfant, est bien souvent une entrave, une gêne, je ne préconiserai pas à mes jeunes amis, de laisser des traces de leurs passage dans tous les ventres de leurs amies, sans savoir ce qu'il adviendra. Seulement quand nous le pourrons, le plus souvent que nous le pourrons, quand nous et nos compagnes, sains de corps et d'esprit, aurons des chances de faire de beaux produits, quand les conditions économiques nous permettant de jeter dans la circulation, de nouveaux facteurs de désagrégation, de nouveaux anarchistes en herbe, n'hésitons pas.

Il y en a qui travaillent pour le bon Dieu, pour la Patrie, pour M. Piot (il va sûrement me faire donner une médaille pour ce coup de train) nous pouvons bien travailler nous aussi.

Allons, les poilus, du courage, c'est pour la Cause.

MAURICIUS

[Carnet d'un baladeur]

Deuxième année N°102 – Jeudi 21 Mars 1907

La libre maternité

Cinquante mille opérations « criminelles » sont faites à Chicago, chaque année, nous dit le comité spécial de *Chicago Medical Society* dont l'enquête dans les hôpitaux privés et les maternités a duré plus d'un an.

Et nous n'avons pas de raison pour croire que le nombre d'avortements et d'infanticides soit plus grand à Chicago que dans les autres grandes villes en tenant compte : « Du rapport de la population. »

Avant de discuter le remède à ce douloureux état de choses, il est bien de se demander quelle en est la cause et qui en est responsable.

La réponse à ces deux questions indiquera le remède.

Avec une stupidité caractéristique, les réformateurs, les moralistes, y compris des milliers de docteurs célèbres, réclament continuellement avec force des lois plus sévères contre les avorteurs. D'une étude attentive de ce problème, je suis obligé de croire contrairement à mes confrères de profession médicale, que la solution ne peut venir de la législation.

Diagnostiquons d'abord le cas, trouvons la cause du mal et ensuite nous pourrions prescrire le remède.

Pourquoi l'enfant est-il supprimé avant de naître ? Parce qu'il n'est pas désiré. Sans scrupules, le praticien demande et obtient des honoraires élevés pour faire l'opération « illégale ». Il n'en serait pas ainsi si la personne qui a besoin d'être opérée désirait la naissance de l'enfant.

Qui sont les responsables de ces « crimes ». L'étudiant « en procréation » — *Eugenics* — le sociologue, l'homme qui pense clairement, l'ami de l'humanité doit accuser les puritains qui demandent l'établissement de lois, faisant un crime aux individus d'instruire la femme sur les moyens d'éviter la naissance d'enfants non désirés.

Chaque docteur pourrait-dire combien de lois il est appelé chez un de ces puritains, ministres et juges, pour commettre le « crime » condamné par eux ; pour opérer leur fille non mariée, pour sauver l'honneur de la famille. L'énormité du crime disparaît à leurs yeux quand il s'agit de leur réputation.

« Oh ! Docteur, vous devez faire exception pour ce cas. Ne voyez-vous pas que notre pauvre fille est perdue pour toujours. Le déshonneur tuera ma fille et conduira ma femme au suicide. Vous pouvez la sauver. Vous devez le faire. Vous êtes compétent et pouvez l'opérer avec succès, personne ne saura rien. Fixez vos honoraires. Oh ! Docteur, au nom de l'humanité vous devez, oui, c'est votre devoir de le faire. »

Combien de docteurs réputés, touchés de pitié par les lamentations de ces hommes haut placés, violent l'éthique de leur profession : le nombre n'en sera jamais connu.

Certains docteurs peuvent être indignés et affirmer que peu d'entre eux céderaient mais il n'en est pas moins vrai que des centaines de ceux qui liront ces lignes, ont eu connaissance personnellement d'opérations pareilles, faites par des docteurs aussi « haut placés » dans la société que dans leur profession.

Les liens d'amitié sont forts et le désir de sauver des amis d'une humiliation aveugle bien des praticiens jusqu'à la « criminalité ». Combien de ceux qui approuvent la loi, traitant ces opérations de « criminelles » auraient recours au docteur pour violer cette même loi, en cas de nécessité pour « l'honneur » de leur fille ?

Je laisse aux lecteurs le soin de répondre.

*
* *

Le nombre de naissances enregistrées à Chicago chaque année est de 50 à 60.000 et on peut compter au double le nombre d'opérations « criminelles ».

Le docteur St-Clair, dans sa prison, l'année dernière reconnaissait avoir connu de plus de 500 de ces cas, et n'en avoir jamais été ennuyé.

Les accoucheuses et docteurs auteurs de ces « crimes » sont ligüés dans des unions plus fortes que n'importe quelle organisation ouvrière. Ils ont des hommes de loi qui leur disent jusqu'où ils peuvent aller, et en même temps rester dans la loi, et ce qu'ils ont à faire quand ils tombent dans les mains de cette même loi.

Dans ces maternités d'un caractère sombre, les enfants sont tués et leur petit corps brûlé.

Le cas du docteur Mc Leod de Boston a révélé qu'un groupe de cinq docteurs avait fait plus de 7000 de ces opérations dans l'espace d'un an.

Sur les 55.000 enfants nés dans une année à Chicago, combien étaient réellement désirés ? Combien de réguliers ? Combien de mères moururent en accouchant ? Combien de femmes rendues invalides pour la vie par suite de leur incapacité physique d'enfanter ? Combien d'enfants sont nés atteints de maladies congénitales ? Combien sont nés dans un milieu de pauvreté où il y en avait déjà trop à nourrir, malgré les efforts du père et de la mère ? Combien furent abandonnés ? Combien étaient la progéniture de parents alcooliques ou malades ?

Il reste une question, plus épouvantable celle-ci, et à laquelle on ne pourra jamais répondre : Combien de mères en perspective, d'enfant « illégitimes » folles de honte et surtout de l'ostracisme général ont plongé dans les abîmes de la mort, détruisant leur propre vie avec celle de leur petit non encore né ?

C'est assez étrange, aucune considération ne fut donnée à ces faits

criants, par nos réformateurs qui veulent trouver les moyens d'exterminer les accoucheuses et les docteurs auteurs d'opérations « criminelles ». Ne valent-ils donc aucune considération ?

Les hommes d'église, les sociologues, les docteurs peuvent-ils ignorer délibérément cette malédiction de la femme, qui pourrait si facilement être évitée ?

Les femmes des Etats-Unis se soumettront elles plus longtemps à cette conspiration des puritains et d'ignorants appelés réformateurs, contre leur vie, leur bonheur, leur liberté et leur santé ? Car c'est une conspiration contre les droits de la femme sur la maternité.

Le remède saute aux yeux, il n'est pas dans la législation, dans le renforcement des lois. La seule cure à ces monstrueuses saignées faites aux mères, à ces impitoyables massacres d'enfants *unborn*, non encore nés, c'est l'éducation des sexes, et surtout *l'affranchissement de la femme de l'esclavage sexuel*.

L'ignorance est la mère de la misère. L'ignorance sexuelle est la mère de la pauvreté, du crime et de la dégénérescence.

La science, sur ce sujet, fait seulement les premiers pas, mais en elle repose le bien-être de l'humanité, la force et la vigueur de la race.

Raymond PARNELL

Troisième année N°147 – Jeudi 30 Janvier 1908

Le droit à l'avortement

Beaucoup de gens nient le droit de supprimer un fœtus pour la raison que, s'il n'est encore que l'égal d'un animal quelconque, il peut devenir un homme.

Continuons leur raisonnement : Si tuer un fœtus est un crime, l'empêcher d'exister en le tuant à l'état de germe est aussi un crime. Empêcher le germe ou cellule-œuf d'exister en empêchant la cellule mâle et la cellule femelle de se rencontrer est donc aussi un crime. C'est la condamnation non seulement de ceux qui emploient les moyens préventifs mais aussi de ceux qui se refusent au coït.

Très bien. Seulement combien sont obligés de se dire : si je procrée, je ne ferai qu'augmenter le nombre des malheureux, je ne puis produire que de la chair à patron, à canon, à prostitution. Je reculerai la date du meilleur avenir car la misère n'engendre guère que des résignés.

Et pour réussir à ne faire que de pauvres êtres ignorants, il me faudrait quand même m'astreindre à plus de travail, de souffrances, à moins de loisirs, de vie intellectuelle, à me diminuer ? Je suis anarchiste, par conséquent égoïste ; je me refuse à procréer si je prévois que je ne pourrai mener à bien mon œuvre, si ma raison me démontre qu'il en résultera moins de bonheur pour moi et pour l'humanité. Si je procrée malgré moi, je tuerai le germe si je le puis, ou le fœtus.

De même, je n'ai que pitié pour la mère pauvre et sans soutien qui pour une raison ou pour une autre n'a pu tuer ni le spermatozoïde, ni le germe, ni le fœtus et qui tue l'enfant à sa naissance. Je plains cette dure nécessité de la vie actuelle, mais entre deux maux je choisis le moindre.

Tant que chaque individu par le fait qu'il vit n'aura pas le droit au bien être et à la liberté, tant que la vie ne pourra se développer naturellement, personne n'aura selon moi le droit de s'opposer à un avortement. Du reste la venue normale de tout être exige une infinité de soins que l'amour seul peut dicter ; et cet amour existerait-il chez une mère qui n'a pas désiré, voulu son enfant ? Il peut encore se faire qu'elle n'ait pas la liberté suffisante pour l'élever convenablement.

Il faut donc que chacun soit libre d'avoir ou de ne pas avoir d'enfant. La nature ne nous laisse pas ce droit, les exploiters ont intérêt à voir s'accroître le marché de la chair à travail. Passons outre : à quelque époque que nous vivions, cherchons notre bonheur où il se trouve.

DEA

Troisième année N°149 – Jeudi 13 Février 1913

Croissez... et Multipliez

Paris 15 Mars. — La société protectrice de l'enfance a tenu cet après-midi son assemblée annuelle sous la présidence de M. Piot.

Une somme de 3000 fr. a été répartie en prix à 58 mères-nourrices ayant en un total de 464 enfants et ayant élevé à côté de ceux ci, 117 nourrissons.

(Les Journaux)

*Bravo ! la société hautement protectrice
De l'enfance, au plaisir de ce bon monsieur Piot
Donne trois mille francs à cinquante huit nourrices
Pour leurs cinq-cent-quatre-vingt-un loupiots.*

*Certains, méconnaissant un si lourd sacrifice,
Eternels mécontents, ont encore le culot
De prétendre humiliants les énormes services
Que cette institution peut rendre au populo.*

*Laissant tous ces rêveurs chevaucher leurs chimères,
Et prévoir la beauté du lointain floral
Qui réalisera le sublime idéal*

*Où ne tariront plus vos mamelles de mères,
O femmes, procréez !... vous obtiendrez autant
De pièces de cent sous que vous aurez d'enfants !*

BIZEAU

Troisième année N°155 – Jeudi 26 Mars 1908

La grève des ventres¹ par kolney

Voilà un fort bel article mais aussi une fort médiocre brochure. Le style est clair, prenant, l'idée bien dite. C'est une affirmation osée, mais rien de plus.

Je ne suis pas contre *la grève des ventres*, pourtant je trouve les raisons préconisant cette tactique trop faible, trop de surface. Les arguments font effet mais manquent de profondeur.

Il est curieux d'appeler le peuple à regarder « le Capital désarmé et impuissant devant ses richesses accumulées, devant ses tas d'or » : qu'est-ce de plus qu'une image brillante mais fausse ?

Comme article jetant son cri, sa pensée, disant son opinion, l'affirmant contre celle des autres ces feuillets sont bons, je le répète, mais de nulle propagande près des gens simples voulant trouver, dans une brochure, autre chose que de belles phrases.

Quelques arguments serrés n'auraient pas fait mal. Disons-le vite, cela aurait fait peut être moins d'effets, ajoutons pour consoler, que cela aurait fait certainement plus de travail. Et n'est-ce pas notre but, notre seul but ?

[A travers les brochures]

Quatrième année N°167 – Jeudi 18 Juin 1908

¹ Editions de *Génération consciente*, 27, rue la Duée, Paris. 0 fr. 10. En vente à *l'anarchie*.

La famille

De tous les préjugés celui de la famille est le plus difficile à surmonter. C'est aussi le plus tyrannique. C'est la famille qui, la première, s'applique à tuer toute initiative personnelle et à courber sous le joug les individus qui la composent. La famille c'est la grande tueuse d'énergie. La famille est abrutissante parce qu'elle sape toute originalité. C'est la borne qui marque la fin de l'évolution d'un cerveau. La famille est anti naturelle, car elle fait de ses membres les adversaires du reste de l'humanité.

La famille est immorale. C'est le sacrifice complet de l'individu. Elle absorbe et étouffe complètement dans ses bornes étroites ses désirs d'indépendance et de liberté. Elle ne tient aucunement compte de ses aspirations personnelles, de ses goûts, de ses besoins. Elle prévoit, pense et agit pour lui. C'est un engrenage fatal qui le frappe dès l'enfance et s'ingénie par tous les moyens à en faire son esclave : esclave docile et volontaire.

Dès que l'enfant va à l'école, ce sont des taloches de la part du maître et des parents s'il ne peut s'assimiler l'histoire de France ou l'arithmétique à l'époque fixée, etc... puis il fera invariablement le « désespoir de sa famille » s'il ne parvient pas à digérer convenablement les leçons multiples dont on le gavera. S'il est turbulent et rieur, ses parents seront indignés de sa « mauvaise conduite », et les sorts les plus horribles lui seront prodigués en perspective. Le tout accompagné de corrections salutaires. Celles-ci deviendront un sujet de terreur pour l'enfant qui s'ingéniera à éviter le plus possible ces « corrections ». Il mentira, fera l'hypocrite ; c'est le cas de tous les enfants.

S'il surprend une bribe de conversation sur les sexes, il deviendra vicieux et le concours de ses camarades achèvera de lui donner des idées fausses qui lui inspireront des excitations malsaines et anti naturelles.

Naturellement ses parents n'auront pas l'idée de l'avertir sur la question sexuelle, par moralité ! Ils n'en font qu'un dégénéré. Plus tard, il apprend à fumer, c'est bon ton, il flirtera galamment avec ses cousines et autres demoiselles « à marier » invitées avec leur famille pour voir si le « parti plairait ». Cette bonne vie continue jusqu'à son départ au régime — l'école de la virilité — qui l'achève.

Puis il se marie avec une demoiselle « bien honnête » affirme la famille, et qui n'a jamais levé les yeux sur aucun autre jeune homme que vous ! Bien entendu on a tout consulté « pour voir quelle serait la situation du ménage futur », et, « s'il convenait à la famille » ! Après ces constatations, les deux intéressés peuvent se marier et fonder à leur tour une famille qui ne sera que l'exacte répétition de la précédente.

Ainsi donc, pour tout anarchiste vivant dans sa famille, il est de pre-

mier travail de saper et d'attaquer ces préjugés par une lutte de tous les instants. Il faut absolument que l'anarchiste se débarrasse et de fait et d'idée de l'entrave familiale pour entrer utilement en lutte avec la société actuelle.

RAYMOND

Quatrième année N°171 – Jeudi 16 Juillet 1908

Néo-Malthusianisme

Je suis néo-malthusien.

Je pratique le néo-malthusianisme comme je fais de la gymnastique et de l'hydrothérapie, comme je bois, mange, dors, aime : par égoïsme.

Dans la fièvre et l'instabilité de la vie militante, exposé à tous les dangers de la lutte, d'une situation sociale incertaine et insuffisante, je ne puis en toute logique m'assumer les charges de la procréation.

Amour-libriste, je considérerais comme déraisonnable de laisser des soucis durables à mes éphémères compagnes.

Parce qu'anarchiste je suis néo-malthusien, comme je suis propre.

Je ne pratique pas le néo-malthusianisme au seul point de vue individuel, j'en fais encore un élément de propagande.

Considérant que l'homme ne vivra raisonnablement qu'autant qu'il sera en *puissance de liberté*, je lui enseigne dans la mesure de mes connaissances, les moyens de se libérer des servitudes inconscientes.

Dieu, patrie, propriété, autorité, morale, nature, sont des tyrans dont nous cherchons à affranchir l'humanité après nous en être affranchis nous mêmes.

Nous voulons l'homme libre, et pour ce il faut qu'il prenne conscience des obstacles à cette liberté et qu'il ait la puissance d'en profiter.

Liberté. Conscience de liberté. Puissance de liberté.

*

* *

Dans cette question conceptionnelle, divers obstacles s'opposent à la liberté : *La misère, la morale, la nature.*

La misère résultante des monstrueuses organisations sociales, met sa grille terrible sur nos épaules, et quelque joie que nous puissions éprouver à voir pousser la marmaille, qui perpétuerait notre vie, quelque philogéniteur que nous soyons, quelque amour, quelque besoin que nous éprouvions à voir en nos enfants les continuateurs de notre pensée, la misère hideuse, nous dit « Halte là ; tu n'es pas libre de procréer ou de ne pas le faire ; paria, je suis ta seule maîtresse, et le fruit de nos amours ne pourra être que la révolte ou la mort. »

Voilà le premier, le plus grand obstacle. Par leur lutte incessante contre la propriété et l'autorité, causes de la misère, les anarchistes ont commencé la libération.

La *Morale*, morale religieuse, morale bourgeoise, morale hypocrite, morale de ténèbres et d'obscurantisme, forme le deuxième obstacle à la liberté. Elle ne sévit nulle part autant que dans cette question de sexe.

C'est elle qui a déclaré impudiques les organes génitaux, honteuses les maladies sexuelles. C'est elle qui a interdit les toilettes intimes, c'est elle qui a provoqué toutes les aberrations, suscité toutes les ignorances. C'est elle qui, sous le poids de son dogmatisme, a empêché toute vulgarisation scientifique, toute connaissance et a livré la jeune fille, pieds et poings liés, au troisième bourreau de la liberté : la Nature.

La Nature, ce n'est rien en soi, et pourtant c'est tout ; la Nature, c'est la foudre qui tue, l'eau qui noie, le feu qui brûle ; la Nature c'est la loi naturelle, qui, fatalement, inéluctablement, mathématiquement, reproduira dans des conditions identiques le même phénomène.

Le génie de l'homme a asservi ces conditions à son caprice, soit qu'il les ait précipitées, soit qu'il les fait se produire artificiellement, soit qu'il les ait empêchées de naître.

La science toute entière ne tend qu'à ce but.

Un spermatozoïde rencontrant un ovule se fusionne avec lui et forme une cellule humaine, qui, grandissant dans certaines conditions de température et d'ambiance deviendra un fœtus, puis un embryon, puis un enfant complet.

L'homme peut empêcher ce développement, soit en ne permettant pas au spermatozoïde de rencontrer l'ovule (moyens préventifs), soit en détruisant le germe formé (avortement).

Et ainsi, petit à petit, l'homme, prenant conscience des lois naturelles, cherche à les utiliser à son profit. Il tend de plus en plus à être libre, c'est-à-dire à n'agir que conformément à sa raison (connaissance des gestes utiles à sa joie, à sa conservation et à son développement personnels).

*

* *

Voilà mon néo-malthusianisme.

Nous sommes bien loin des abracadabrantes théories de Malthus et de quelques-uns de ses continuateurs. Ces conservateurs intransigeants, ces aristocrates de l'économie politique n'aboutissaient-ils pas à cette monstrueuse conclusion : le renoncement total des classes pauvres aux joies de l'amour, ce qui leur valut la verte réponse de Proudhon : « Le malthusianisme, c'est la morale de la masturbation. »

« Les hommes, dit Malthus, dans son livre *Essai sur la population*, croissent suivant une progression géométrique 2, 4, 8, 16, 32, 64, alors que les subsistances ne croissent que suivant une progression arithmétique 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 ; il arrivera donc, et dans un temps prochain, que l'humanité toute entière périra d'inanition. »

Il n'y a pas de réformes à faire puisque c'est la Nature qui est cou-

pable et non les gouvernements ou la forme sociale : « Celui qui n'aura pas la fortune nécessaire pour élever son enfant devra s'interdire tout commerce sexuel et garder la continence la plus absolue ¹ ».

L'un de ses disciples, Weinold, convit en 1827, dans un ouvrage intitulé : *De l'excès de la population dans l'Europe centrale*. « Je propose de soumettre à la castration tout individu mâle qui n'aura pas les revenus nécessaires pour se nourrir, lui, sa femme et ses enfants. »

C'était ériger le dogme monstrueux de l'amour réservé au capital.

La race maudite des misérables n'avait qu'à disparaître, sa place n'était point marquée au banquet de la vie.

Proudhon démontra victorieusement l'inanité d'une telle théorie, il prouva qu'au contraire, la production augmentait comme le carré du nombre des travailleurs ², et que si la misère subsistait, elle était due non au nombre d'humains, mais au gaspillage et à la honteuse répartition des richesses.

*
* *

Quelle que soit la valeur des chiffres de Proudhon, nous croyons, quant à nous, que le chiffre de la population et la quantité de subsistances sont soumis à des déterminations variables qu'il serait erroné de traduire en équations. Il n'en est pas moins avéré, qu'à l'époque actuelle, la terre peut nourrir une population décuple. « Qui pourrait affirmer, dit l'économiste Rossi, que les hommes ont fait rendre au monde tout ce qu'il peut produire ? L'industrie est à son aurore, la science à son enfance. Qui pourrait désespérer des progrès à accomplir ? »

La moitié du globe est en friche, la mer est pleine de poissons, « l'agriculture manque de bras » et cependant les produits abondent, je n'en veux pour preuve que les nombreuses crises de *surproduction* de ces dernières années.

Si j'insiste sur ce point, c'est que le néo-malthusianisme semble avoir repris à son compte ces arguments caducs autant qu'erronés. Je lisais encore dernièrement dans un journal avancé, que la limitation des naissances était indispensable parce que les métiers étaient encombrés, qu'il y avait trop d'hommes, et que c'était l'unique moyen de supprimer le chômage, de relever les salaires, de dominer la misère. Nous croyons que ce sont là des observations superficielles, et nous pouvons prouver

1 Malthus.

2 Dans la théorie de Malthus, nous avons par exemple 1k. de pain pour 1 homme, 2k. pour 2h., 3k. pour 4h., 4k. pour 8h., 9k. pour 255h.
Dans celle de Proudhon : 1k. pour 1h., 4k. pour 2h., 16k. pour 4h., 4096k. pour 256 h.

que le malheur universel tient à des causes plus profondes que le nombre des hommes : il tient à l'organisation de la production et de la consommation, à la base même des sociétés. Le malthusianisme n'y pourra rien. Son rôle, ainsi que je le disais en commentant, ne consiste donc uniquement qu'à *augmenter la puissance de liberté humaine* ; il n'est pas une doctrine sociale, mais un simple adjuvant, et nous croyons de toute absurdité de le considérer comme une panacée universelle, ou comme le palladium des cités futures.

MAURICIUS

Quatrième année N°196 – Jeudi 7 Janvier 1909

Notre correspondance

Néo-Malthusianisme

à Ch. Vincent du Libertaire

Je ne sais si vous êtes un habile homme, mais je sais que vous êtes un honnête fumiste.

J'ai écrit en effet, dans *l'anarchie* du 7 janvier (car c'est bien de moi qu'il s'agit, quoique votre honnêteté vous ait empêché de me nommer).

Les hommes dit Malthus, croissent suivant une *progression géométrique*, 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, alors que les subsistances ne croissent que suivant une *progression arithmétique*, 1, 2, 3, 4, 5, 6, il arrivera donc et dans un temps prochain, que l'humanité toute entière périra d'inanition.

Or, Malthus a écrit *textuellement* :

Nous pouvons tenir pour certain, que lorsque la population n'est arrêtée par aucun obstacle, elle va doublant tous les 25 ans, et croît de période en période, selon une *progression géométrique*. Nous sommes, en état de prononcer, en parlant de l'état actuel de la terre habitée, que les moyens de subsistance, dans les circonstances les plus favorables de l'industrie ne peuvent jamais augmenter plus rapidement que selon une *progression arithmétique*.

Et je lis dans le *Libertaire*, n° 12, *Essai sur le principe de population* de Malthus, analysé par L. Besson.

... La race humaine croîtrait comme les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, tandis que les subsistances croîtraient comme ceux-ci, 1, 2, 3, 4, 5, 6. Au bout de deux siècles, la population serait aux moyens de subsistance comme 256 est à 9 ; au bout de trois siècles comme 4096 est à 13 ...

C'est dire que la terre tout entière périrait d'inanition.

Si donc il vous plaît de croire que je n'ai point été habile, je ne vous autorise pas à dire que je n'ai point été honnête.

Je répondrai aux malthusiens, non pas par des palabres, mais par des chiffres.

Population de la France :

	D'après Malthus	En réalité
En 1801	30. 461. 875.	30. 461. 875.
1826	60. 923. 750.	32. 685. 000.
1851	121. 847. 500.	35. 783. 170.
1876	243. 695. 000.	38. 067. 091.
1901	487. 390. 000.	38. 691. 945.

Donc, *en fait*, et seuls les faits nous intéressent, la loi de Malthus est fausse. Je sais bien qu'il y a dans cette loi « si la population n'était arrêtée par aucun obstacle ».

Evidemment, *si* il n'y avait ni épidémies, ni tremblements de terre, *si* les hommes ne vieillissaient point, *si* les museaux de tanche étaient ouverts comme la rue du 4 Septembre, *si* toutes les femmes avaient le ventre de la mère Gigogne, *si* la loi de Malthus n'était pas fausse, elle serait peut-être vraie, *si* Paris avait la superficie d'un spermatozoïde, on pourrait le mettre dans une bouteille, et *si* Ch. Vincent n'était pas un crétin, il serait peut-être un grand homme.

MAURICIUS

Quatrième année N°199 – Jeudi 28 Janvier 1909

Néo-malthusianisme

Je disais dans mon premier article que la Misère était une entrave terrible à la procréation, et que, quelque joie que nous puissions en éprouver les conditions sociales ne nous permettaient souvent pas d'avoir des enfants. J'envisageais alors, le seul coté individuel, le besoin inhérent à la nature humaine, de se survivre et de se perpétuer et je montrai la société ne permettant pas au paria de le satisfaire.

Cette solitude forcée à laquelle nous condamnons l'erreur sociale, n'est pas seulement pour nous une cause de souffrance elle est encore une entrave à notre propagande.

N'en déplaise à certains, je ne crains pas de dire qu'à ce point de vue, il serait désirable que les anarchistes aient le plus d'enfants possible.

En effet : Nous faisons de la propagande pour attirer à nous le plus grand nombre d'adeptes ; plus il y aura d'anarchistes, et plus notre vie anarchiste sera possible. Propager nos idées est donc pour nous une condition vitale. Nous rencontrons dans cet exercice des obstacles sans nombre, le plus grand est sans contredit la mentalité racornie de nos contemporains. Lorsque nous entreprenons des hommes mûrs, ou mêmes des jeunes hommes, il y a dans leur cerveau, une quantité extrême de choses erronées ; pour extirper ces erreurs, il faut une énergie considérable et encore n'y arriverons nous jamais complètement. Nous savons, par expérience quelles difficultés il nous a fallu vaincre, pour arracher de notre cervelle les habitudes mauvaises et les pensées absurdes que nous possédions.

Et encore sommes nous des anarchistes intégraux, des êtres « chimiquement purs ». Non, n'est-ce pas. A toutes les minutes de notre existence, nous faisons des gestes déraisonnables. Nous sommes peut-être un peu supérieurs aux autres hommes mais si peu.

Nous voyons donc l'intérêt immense que nous aurions à éduquer des cervelles jeunes, pas encore gangrenées, dans lesquelles nous pourrions jeter des semences de raison et de vérité, les enfants élevés rationnellement auraient des chances de devenir des hommes conscients, des anarchistes.

Je le répète, au point de vue propagande il serait désirable que les anarchistes aient le plus d'enfants *possible*. Il y a évidemment le mot possible. Il serait grotesque que les anarchistes procréent à la légère. Ce n'est certes que lorsque les conditions matérielles et physiologiques le permettront, qu'ils pourront s'adonner aux joies si fécondes de la puériculture.

Mais alors que la loi de Malthus ne les arrête point, qu'ils n'aient pas la crainte de mettre « trop de monde au monde ». Si ces enfants nés dans des conditions normales trouvent dès lors les véritables éléments

d'hygiène physique et morale ils ne contribueront point à perpétuer la misère ils aideront à la supprimer.

MAURICIUS

Quatrième année N°201 – Jeudi 11 Février 1909

Despotisme Familial

En narrant dans l'avant-dernière anarchie un récent fait divers, je constatais la veulerie de cette femme à laquelle le spectacle de son enfant broyé sous ses yeux par un auto n'arrachait que des larmes vaines, à l'exclusion de tout geste de révolte ! Exemple saisissant du caractère hypocrite et conventionnel des sentiments maternels et familiaux.

Les gens se bornent à simuler des sentiments qu'ils n'éprouvent généralement pas, mais que la morale et la routine imposent à leur cervelle atrophiée.

La chronique de ces temps derniers nous apporte un exemple tout aussi typique que le précédent bien, que de nature opposée.

Vous avez vu cette histoire qui se dénoua devant les tribunaux. La fille plaidait contre la mère. (signe des temps). Voici les faits : la « daronne » mécontente de voir sa fille suivre une orientation qui lui déplaisait et la quitter pour se consacrer à certaine Maison Sociale, résolut de l'en empêcher par tous les moyens, même les plus romanesques. La fille — qui n'est plus une gamine, elle a trente ans — se vit enlevée par une automobile chargée de la ramener à la tendresse maternelle.

Et voilà ! Les crétins et les constipés cérébraux trouveront que c'est un beau geste et qu'il manifeste un attachement farouche. Voyez la famille elle engendre de véritables héroïsmes ! car n'en doutez pas, c'est pour son bien que la fille de la générale Bassot fut secouée et malmenée.

Hypocrite « tendresse » ! C'est pour notre bien que l'ancêtre encroûté prétend nous retenir dans l'ornière où il végète ? Mais le bien de l'individu, son intérêt, peuvent ils être mieux déterminés que par lui même ? Conseillez moi si vous voulez, votre raisonnement me servira peut être, mais si je dois m'incliner en petit gamin, devant vos douilles blanches... merci !

Cette forme ancienne d'autorité est méconnue, on la critique. Non seulement, le « dabe » n'a plus droit de vie ou de mort sur le produit de ses copulations, mais l'obéissance aveugle et servile disparaît. Les notions de devoir, de respect foutent le camp.

« Honorer » un homme et une femme pour le motif qu'ils vous ont fabriqué, alors qu'à cette minute intéressante ils pensaient sûrement à tout autre chose qu'à vous même ; c'est de la stupidité. Si ce sont de braves gens, affectueux, libéraux, on peut s'entendre, faire avec eux de la copinerie, comme avec tout individu de bonne volonté et respectueux de notre individualité.

Au fond ce qui domine c'est la volonté de vivre. Les jeunes apprennent à mépriser — inconsciemment peut-être — les préjugés. Il faut les y aider en leur montrant le caractère conventionnel de l'esprit familial, son hypocrisie, son despotisme. Délivrés du carcan de la famille, ils

seront plus aptes à se révolter et à vivre la vie anarchiste.

FLEUR DE GALE

Cinquième année N°213 – Jeudi 6 Mai 1909

Le Mal de Vivre

Par le fait même de sa naissance, l'individu est signataire du contrat social. Il ne devra pas vivre pour lui-même, mais régler sa vie selon des concepts moraux établis et perpétués par des gens ayant intérêt à maintenir l'état de choses dont ils profitent.

Tant pis si le contrat ne lui donne pas les garanties auxquelles il a droit ; il vit et doit en supporter tout le mal. Ses gestes seront passés au crible de la morale et du code. Quand la première sera impuissante à réfréner le flot de ses besoins, le second se dressera pour les endiguer.

Nous autres anarchistes qui étouffons dans le cadre étroit des conventions sociales, nous voulons vivre malgré les lois, malgré les morales, malgré la crasse qui nous entoure.

Le pouvons-nous ?

Il est de bon ton dans nos milieux, de chanter la vie large, la vie en beauté, la vie intense. Vivre sa vie, tel est le cri unanime.

Certes nous la vivons notre vie ; nous la traînons comme le forçat traîne son boulet, comme le malade traîne son mal, avec l'obsédant désir, l'un de s'évader, l'autre d'en finir.

Vivre c'est l'idéal, en réalité nous végétons, nous souffrons de ne pouvoir vivre selon nos conceptions, nous souffrons parce que nous aimons la vie, parce que nous avons compris que les actes qui la perpétuent sont bons.

Vivre, c'est contenter ses besoins physiologiques, c'est manger à sa faim, respirer le grand air, se réchauffer aux rayons vivifiants du soleil c'est dépenser de l'énergie, aller au gré des désirs. Chanter la vie et s'empiler dans des taudis malsains, n'avoir pas la nourriture suffisante, s'enfermer dans des bagnes insalubres, subir toutes sortes de contraintes, en résumé, faire des gestes qui mènent au suicide, quelle ironie amère !

Pouvons-nous vivre, alors qu'il y a des casernes, alors qu'il y a des prisons où sont enfermés tant des nôtres ?

Pouvons nous vivre, quand nous entendons résonner la botte du flic, lorsqu'il y a des prétoires où des juges brisent tant de vies humaines ?

Pouvons-nous rester impassibles devant toutes les turpitudes, toutes les saletés qui constituent l'existence actuelle ?

Je ne le crois pas, il y a quelque chose qui vibre en nous, qui nous commande de nous révolter partout et toujours.

Nous aimons la lumière et tout est gris autour de nous, nous sommes les amants de la vie, de la beauté, et la laideur nous entoure, tout est triste et sale.

Que les anarchistes s'habituent à ne plus traiter les masses au pied

levé, mais qu'ils sachent comprendre que leur bonheur dépend d'elles, et qu'ils n'échappent pas aux causes qui les asservissent.

Nous subissons le poids des contingences sociales et ne pouvons échapper à l'ambiance. Ne nous extériorisons point, ne planons pas dans les nébuleuses.

Puisqu'ils savent, puisqu'ils ont compris, les anarchistes ont une mission sociale à accomplir ; ils ne seront véritablement heureux, qu'autant que le bonheur rayonnera autour d'eux.

Tant que les foules seront fouaillées, tant qu'elles crèveront à la mine ou à l'usine, tant qu'elles seront le jouet de l'autorité, par répercussion nous subirons le même sort.

Même en nous plaçant au point de vue essentiellement individualiste, nous pouvons affirmer que notre bonheur réside dans celui d'autrui. A moins d'avoir un idéal étroitement bourgeois, nous ne saurions être heureux au milieu de la souffrance universelle.

Que les quelques joies que procure la vie en camaraderie ne nous fassent pas perdre de vue le labeur à accomplir, il y a mieux à faire que de se retirer au milieu de sa Thébaïde.

Nous ne vivrons, au sens intégral du mot, que lorsque les causes qui nous en empêchent seront supprimées ; la cause primordiale étant l'ignorance des gens, à nous de la détruire.

La tâche est ardue, mais elle doit prendre tout notre effort ; nous amènerons les foules à nous, ou nous serons broyés par elle.

Ne nous laissons pas aller d'un optimisme béat à un pessimisme amer, ce serait tomber de Charybde en Scylla. Sachons éviter ces écueils.

Quand les hommes seront devenus conscients, nous pourrons alors faire de la poésie, et chanter la joie de vivre dans une société harmonieuse et belle.

Gabriel RAGUIDEAU

Cinquième année N°218 – Jeudi 10 Juin 1909

J'ai tué...

On vient d'arrêter à Rouen, un docteur accusé de 30 avortements et un infanticide. On va le déférer en Cour d'Assises.

(*Les Journaux*)

Messieurs les Jurés,

Vous savez ce dont l'on m'accuse. On a relevé contre moi, trente avortements et un infanticide, c'est à dire que sans moi il y aurait probablement trente et une existences de plus sur la terre.

Ce chiffre est dérisoire. Si c'est là le crime que l'on m'impute, je tiens à vous déclarer par unique souci de vérité, que pendant ma carrière, tant par mes avortements que par la propagande anticonceptionnelle que j'ai faite, c'est par milliers que se chiffrent ceux que j'ai empêché de naître.

Si extraire un ovule fécondé est un crime punissable, empêcher le spermatozoïde de féconder l'ovule, doit être un crime non moins grand.

Et déjà, avant même que nous n'entrions dans le détail du débat, vous devez être frappé de l'impuissance, de l'insuffisance du peu de fondement des lois en vertu desquelles nous sommes tous ici.

Ces lois ne peuvent en effet punir qu'une partie infinitésimale et ridicule de ce qu'elles considèrent comme des attentats contre la Société. Je suis accusé d'avoir supprimé trente germes de vie humaine — nous laisserons, si vous le voulez bien l'infanticide pour tout à l'heure — trente germes ! alors que tous les jours des milliers, des centaines de milliers de germes semblables sont détruits, — alors que vous même, Messieurs les jurés, avez sciemment ou inconsciemment perpétré les mêmes crimes, que ceux pour lesquels je suis au banc des accusés.

Il y a dans votre code des choses tellement grotesques, qu'on se demande en vérité comment des hommes peuvent consentir à y croire et à les appliquer.

Comment voilà un spermatozoïde, je le puis tuer en pleine sécurité, il n'existe pas de lois au monde qui puissent me punir de la mort d'un tel animalcule, et cependant Messieurs, cet animalcule contient en puissance toute l'humanité de demain. Mais voilà ce vibron qui pénètre dans le museau de tanche, et dès lors vous le déclarez sacré et j'encoure les pires châtements si j'ai l'audace de vouloir entraver son évolution.

Je suis Messieurs, un homme de science, je ne m'attarderai pas dans le maquis de votre justice, je vous parlerai logique ; si tant est que

vous puissiez la comprendre.

Que me reprochez-vous ?

Ce ne peut être d'avoir fait souffrir ; les moyens abortifs que j'ai employés sont infiniment moins douloureux que n'importe quel accouchement, et les dangers sont réduits à un extrême minimum.

Et ce n'est pas, je pense, la Société misérable, qui laisse tant de petits êtres sans soins, sans hygiène, sans aliments parfois, qui emploie dans des usines des enfants de 15 ans, qui consent à ce que des jeunes filles s'étiolent dans des sous-sols sans oxygène, véritables laboratoires de tuberculose, ou qui les conduit au trottoir et à la syphilis, qui laisse des adultes souffrir du froid, de la maladie et de la faim, qui contraint des milliers d'êtres humains à vivre dans des galetas sans nom, la Société qui broie, qui étouffe, qui mutile, oh non ce n'est pas cette Société d'épouvante qui peut me reprocher d'avoir fait souffrir des embryons de six semaines !

Alors quoi ?

Monsieur l'avocat général a parlé de patriotisme. Malgré la gravité de la situation, et les hoquets de dégoût qui me montent à la gorge, vous me laisserez rire messieurs.

L'avocat de la vindicte sociale me reproche d'avoir tué des fœtus parce qu'il se réservait de les tuer plus tard quand ils seraient hommes. Donner des coups de sonde à des organismes infimes est un acte qui vous conduit ici entre deux gendarmes, mais donner des coups de baïonnette ou envoyer des balles blindées dans des corps de jeunes hommes en pleine vitalité, vous conduit au poste de Procureur de la République et à la légion d'honneur.

Tuer des embryons vous fait encourir les travaux forcés, mais aller pour on ne sait quoi, — ou plutôt pour on sait trop quoi, — tremper ses mains dans le sang chaud d'hommes de vingt ans, être un boucher délinquant de meurtre et suant l'assassinat, vous conquiert la gloire et la postérité.

Quels que soient vos préjugés Messieurs les jurés, il ne vous est pas possible de ne point voir la disproportion qui existe entre mon crime et les vôtres.

Et cette disproportion s'aggrave de ce fait, que vous opérez par menaces et par violence.

Ce n'est pas de leur libre consentement que les jeunes gens se rendent à la caserne et à l'abattoir. Vous les y contraignez. Et s'ils refusent c'est pour eux Biribi ou le peloton d'exécution.

Non seulement vous assassinez vous-même, avec préméditation mais encore vous éduquez, vous formez, vous entretenez des assassins à votre solde.

Où voyez-vous que j'aie fait chose semblable ? Des femmes sont ve-

nues librement me trouver, pour demander à ma science de les soulager, je l'ai fait. De quel droit venez vous me demander des comptes ? Est-ce que les cinq cents polichinelles qui siègent au Parlement sont les maîtres de vingt-deux millions de femmes ? Serait-ce une réminiscence des dogmes monstrueux qui régentaient l'humanité antique ?

Voudriez-vous remettre en vigueur les lois de Lycurgue et déclarez-vous comme le législateur de Sparte, qu'il n'y a pas d'hommes mais des citoyens, et que la vie de ces citoyens appartient à l'Etat ? Allez-vous déchirer la constitution et la déclaration des Droits de l'homme, effacer les hypocrites mots de liberté aux frontispices de vos monuments et prétendre comme à Lacédémone, que ceux qui veulent se suicider doivent vous demander la permission de boire la ciguë sous peine d'avoir la mémoire flétrie, le corps mutilé, les biens confisqués et la famille exilée ? Vous le devez messieurs, la logique vous le commande. De deux choses l'une, ou la femme est libre de son corps, de sa vie et de son ventre, ou elle n'est que l'esclave de vos despotiques volontés et alors ne faites plus de simulacre de justice ; avouez que vous êtes les plus forts et que par ce-la même vous avez tous les droits.

Pour moi qui subis, mais qui ne reconnais pas le droit de la force, je vous tiens pour disqualifié en matière de justice, en général et d'avortement en particulier et je renonce à me défendre.

Non seulement je ne me défendrai pas, mais je vais vous accuser.

Je vous accuse, vous les représentants de la Société, d'avoir jeté dans la honte, la misère et la douleur, ces trente et une femmes que vous avez l'impudence de vouloir juger.

Si l'avortement est un crime, messieurs, il ne peut-être qu'un crime social, et s'il y a des responsables et des criminels, ce ne peut-être que vous.

Je vous accuse, moralistes austères et antihumains d'avoir voulu empêcher d'aimer ces jeunes filles de famille, de les avoir cloîtrées, à l'âge où leurs sens s'éveillaient, dans une chasteté dangereuse, de les avoir torturé dans leur chair et dans leurs naturels désirs, de les avoir enfermé dans une religion surannée et contre-nature, puis alors que, malgré vous, malgré vos lois, vos dogmes, vos morales, elles se furent données, lorsque leur inexpérience, eut laissé la maternité accomplir son œuvre, de les avoir jeté dans ce dilemme, d'un côté la honte et le mépris, de l'autre l'avortement.

Je vous accuse, bourgeois vicieux et lâches, d'avoir séduit ces ouvrières, ces bonnes, de les avoir berné de promesses fallacieuses, de les avoir corrompu, de les avoir trompé et de les avoir ensuite rejeté avec dans leurs entrailles le fruit de vos tares et de votre hypocrisie. Pour celles-là aussi c'était le trottoir, le suicide ou l'avortement.

Je vous accuse, économistes, législateurs, gouvernants, capitalistes,

d'avoir engendré et perpétué la misère, d'avoir parlé de dépopulation et de péril patriotique et d'avoir oublié que pour faire des enfants il les fallait nourrir. Votre exploitation éhontée et cynique qui laisse au pauvre à peine de quoi se substantier, ne peut lui permettre le luxe de la procréation, et lorsque la négligence ou l'ignorance ont engrossé le ventre de la femme du peuple, il ne lui reste que l'avortement ou la mort.

Je vous accuse gendarmes, magistrats, juges, de m'avoir traîné en ces assises, alors que je n'ai été que l'instrument consolateur, l'instrument réparateur des crimes, qu'avait commis la Société que vous représentez.

Vos persécutions n'empêcheront rien d'ailleurs. Le fonctionnement de votre système social en écrasant l'individu, en l'empêchant de satisfaire ses besoins appelle la réaction de ceux qui veulent vivre. Le miséreux et le travailleur refusent de procréer des enfants en grande quantité, car ils savent bien que ce serait augmenter leur misère. Pourquoi faire des enfants qui grandiront dans de mauvaises conditions et deviendront par leur dégénérescence des hommes sans conscience et sans énergie, de futurs esclaves, des êtres que la Société fera souffrir, qu'elle tuera peut-être un jour.

Mais je donnerai à ma pensée une forme plus saisissante, en vous parlant de cet infanticide pour lequel Monsieur l'avocat général a réclamé contre moi la peine capitale.

Voici les faits :

En décembre dernier la femme Lemonnier vint me trouver, et me tint en substance le langage suivant : « Je sais, Monsieur le docteur, que vous êtes un humanitaire, et que dans la mesure de votre possible vous essayez de diminuer la souffrance. Je m'adresse à vous en toute confiance et parce que je suis à bout de volonté. J'ai eu huit enfants Monsieur, mon mari gagne quatre francs par jour, je fais des ménages pour l'aider, mais la misère règne chez nous, la maladie est venue encore réduire nos maigres ressources, il me reste deux enfants au berceau, j'aurai voulu les préserver des maux qui ont accablé mes six autres, car il faut tout vous dire, docteur, mes deux premiers qui travaillaient à l'usine sont morts de tuberculose, ma fille aînée est en maison, l'autre est partie, elle doit être morte ou tournée grue, j'ai un autre fils en prison. Il avait volé, Monsieur, celui qui me reste rôde je ne sais où, je ne peux m'en occuper, il fait de mauvaises fréquentations, il tournera mal comme les autres.

Il me reste deux petits, je voulais les garder, les élever, en faire des hommes et voilà que je suis enceinte ; j'ai attendu espérant des jours meilleurs, mais mon homme est en chômage et je viens vous supplier, Monsieur de me délivrer pour que mes deux petits ne deviennent pas comme les autres, des voleurs ou des malheureux. »

Si blasé que je sois sur les souffrances humaines, ce récit doulou-

reux haché de sanglots m'avait profondément ému, je n'hésitais point pour savoir où était mon devoir. Mais cette femme était enceinte de 7 mois, l'avortement à cette époque est extrêmement dangereux, je lui conseillai d'attendre.

Elle me redemanda lors de ses couches et me supplia derechef.

Cette fois, je vous l'avoue Messieurs, j'ai hésité. Je tenais sous mes doigts ce corps d'enfant, chétif, malingre, souffreteux mais vivant ; le petit cœur battait sourdement, une pression de la main et il s'arrêterait. J'ai hésité Messieurs, seuls les bourreaux et les soldats tuent sans émotion, mais la femme pleurait sur son grabat, mais la chambre était si pauvre, la misère avait tant imprimé sa marque indélébile dans ce taudis, les deux autres vagissaient si fort, dans leur berceau étroit, que tous mes scrupules se sont levés.

Et au lieu de créer plus encore de souffrance, au lieu de laisser venir ce champignon déjà vénéneux, au lieu de jeter dans l'enfer social cet être marqué déjà du sceau fatal de la misère, au lieu délaisser vivre cette épave, ce déchet d'humanité, j'ai appuyé sur le cœur...

Et maintenant Messieurs prenez ma tête si vous l'osez.

BOJU

Pour copie conforme,

MAURICIUS

Cinquième année N°240 – Jeudi 11 Novembre 1909

Contre la Famille

Dégoûtée de la vie par les mauvais traitements et la brutalité de sa famille, une jeune modiste de quinze ans s'est jetée à l'eau la semaine dernière. On a retrouvé sur la berge un paquet contenant ses vêtements, sur lequel était épinglée une pancarte avec ces mots : Demandez à ma mère si elle est contente !

Je ne sais si la commission fut faite. En tous cas il est probable que la mégère n'a pas dû avouer son contentement et qu'elle a piqué une crise de nerfs en apprenant la nouvelle. Ensuite elle a pleuré et s'est tamponné les yeux à coups de mouchoir jusqu'à ce qu'ils soient devenus volumineux comme des tomates. Puis elle s'est « tout de noir habillée » et dans tout le quartier on parle d'elle avec commisération. Pauvre mère !

Elevez donc des enfants pour qu'à quinze ans ils vous fassent des crasses pareilles ! A l'âge où « ils sont élevés » et où ils pourraient vous rapporter « quelques sous », ils vont se foutre à l'eau en vous écrivant des sottises. Non décidément la mère ne doit pas être contente.

Et la fille ?

A t-elle choisi, en se « noyant » le meilleur moyen d'embêter sa mère ? Je ne le pense pas. Il faut croire qu'elle avait une dent contre cette vieille bête. Cette dernière — comme beaucoup de ceux qui nous ont précédé sur la planète — croyait sans doute avoir le droit d'opprimer et de tyranniser sa petite, sous prétexte qu'elle l'avait mise au monde et que les enfants doivent respecter leurs parents. En retour de ce respect, les parents ont le devoir évident de vous rendre la vie insupportable, de vous barber avec les bêtises et les âneries qui meublent leur cervelle engourdie, en un mot ils ont tous les droits et leur œuvre consiste à empêcher l'évolution des jeunes êtres qui aspirent ardemment à la vie.

Ayant toujours vécu comme des gourdes, ils ne peuvent comprendre que ceux qui vont leur succéder éprouvent des désirs et des aspirations différentes.

Il y a donc lieu de réagir — autrement que notre petite modiste.

Au fond, si la mère est embêtée, la fille l'est bien davantage. La vieille aura vite oublié d'ailleurs, car les sentiments familiaux et maternels sont en général bien superficiels et bien fugaces. Tandis que pour la fille, c'est fini — et elle est la plus attrapée !

J'en connais des petites filles qui ont trouvé de meilleurs moyens d'embêter leurs vieux. Malgré l'autoritarisme de ceux-ci, elles allaient goûter — en dehors des sacro-saints principes de la vertu, de la loi et du mariage — des joies divines entre les bras d'amants affectueux et aimés. C'est un procédé plus avantageux que la noyade et si notre héroïne l'avait utilisé, sa mère fut peut-être claquée de la jaunisse — résultat intéressant.

Je connais aussi des petits garçons qui ne voulurent plus rester bien sages et qui envoyèrent promener tout le bagage de la Famille et du Devoir !

Pauvre petite noyée ! Si tu étais venue nous parler, on t'aurait appris que pour réagir contre la sottise environnante et la méchanceté des ancêtres, pour narguer leur routine et se défendre contre leur rosserie, il faut vivre, vivre le mieux possible, il faut aimer l'existence, il faut en jouir.

Et c'est pourquoi tu es morte. Et c'est pourquoi nous vivons — anarchistes !

FLEUR DE GALE

Cinquième année N°247 – Jeudi 30 Décembre 1909

A Travers les Brochures

LE MAL DE VIVRE

par *Marie Huot* ³

Génération Consciente a décidément la spécialité des éditions comiques. On nous avait déjà donné une brochure hilarante intitulée « Entre prolétaires » ; celle qui vient de paraître et dont nous nous occupons aujourd'hui est d'une amusante stupidité.

L'auteur parle du « mal de vivre » et nous fait une peinture horrible de l'existence :

... le malheur est la loi commune, c'est l'éternel fatum qui pèse sur tous les êtres et devant lequel il faut ou se soumettre ou se démettre.

À quoi bon alors être néo-malthusien et faire de la propagande pour la limitation des naissances, si la vie humaine est incurablement mauvaise ?

Il ne faut d'ailleurs pas prendre au sérieux cette élucubration maldive. Cela ne dit rien, cela ne prouve rien, c'est tout simplement une succession de mots mal assemblés, de lamentations pitoyables et d'imprécations imbéciles ; le tout conçu avec un lyrisme dont l'extrait suivant donnera une idée :

C'était pourtant bien simple de guetter la chatte, de l'enfermer au moment de mettre bas et alors, par raison et par compatissance, de lui prendre, un à un, les nouveaux-nés, à mesure qu'ils sortaient de ses flancs, dans la main, bien serrés par le cou, et de les plonger dans un seau d'eau, avec un lourd couvercle par dessus, afin qu'ils ne puissent surnager et meurent tout de suite, sans avoir vécu !

Il y a vingt ans que je supprime ainsi les animaux nés chez moi, et je me fais un devoir de ces exécutions, un devoir sacré que je voudrais voir accomplir par tout le monde !

N'est-ce pas risible ? Voilà où en est la propagande malthusianiste. On avouera que c'est plutôt piteux.

LE BIBLIOGRAPHE

Cinquième année N°248 – Jeudi 6 Janvier 1910

3 En vente à *Génération Consciente*, 27, rue de la Duée, Paris. Prix 0 fr. 10.

Le néo-malthusianisme est-il moral ? ⁴

Cette nouvelle brochure présente un caractère plus sérieux que celle dont je parlais la semaine dernière. Il est vrai qu'elle n'émane pas à proprement parler d'un propagandiste néo-malthusien. Elle contient les réponses à une enquête ouverte sur cette question par *Génération Consciente*, réponses apportées par une foule de savants, d'écrivains et d'hommes politiques comme Naquet, Laisant, Séverine, Reinach, Tailhade, Brioux, Gohier, Maret, Dejeante, etc.

Parmi ces réponses quelques-unes sont assez documentées : Naquet, Tailhade, Elosu, Darricarère, Bjoernstjerne Bjornson, donnent autant d'arguments que l'on peut le faire dans une enquête ou chaque écrivain n'a que quelques lignes à sa disposition.

Sans tomber dans les exagérations et les sottises de certains néo-malthusiens, ils montrent que la limitation des naissances est un droit pour l'individu, droit qui se justifie par une foule de considérations sociales et individuelles. Et la protestation est générale contre les poursuites arbitraires et imbéciles intentées à l'instigation du vieux satyre Bérenger.

Une telle propagande ne sera pas arrêtée par les persécutions, elle se continuera dans ce qu'elle a de logique et de libérateur.

Cette brochure qui n'a évidemment rien d'éducatif — étant donnée sa forme — n'en est pas moins intéressante au point de vue documentaire. De plus, elle contient des déclarations qui étonnent de la part de ceux qui les font.

LE BIBLIOGRAPHE

Cinquième année N°249 – Jeudi 13 Janvier 1910

4 En vente à *Génération Consciente*, 27, rue de la Duée, Paris. Prix 0 fr. 10.

L'infanticide

Les anarchistes et bien d'autres avec eux revendiquent pour l'individu, le droit de procréation, la liberté de faire ou de ne pas faire d'enfants ; beaucoup même croient légitime l'avortement, c'est à dire la suppression de l'embryon.

Pourquoi ne pas pousser rigoureusement jusqu'au bout ? Pourquoi à toutes les libertés sexuelles ne pas ajouter celle qui devrait être logiquement l'*ultima ratio* des générateurs conscients : l'infanticide.

Bigre ! diront quelques copains encore imprégnés de préjuges bourgeois, ne parlons pas si légèrement de meurtre. L'infanticide, mais c'est un abominable crime qu'un anarchiste peut excuser, mais qu'il est impossible d'approuver.

Supprimer une vie, effacer une existence de la surface de la terre constituent aux yeux de tous les moralistes une action blâmable et condamnable.

Cependant, pour vivre, l'homme doit tuer des animaux de race inférieure, quelquefois par goût et par plaisir, mais aussi et surtout pour subvenir à des nécessités organiques inéluctables. La vie de toutes les espèces animales existant sur notre terre, est la conséquence directe de l'exploitation de certaines races par d'autres.

Est-ce légitime ? demandait Lorulot l'autre jour. Légitime, non, mais impossible à éviter, — ce qui n'est pas le cas, il est vrai, pour l'exploitation de l'homme par l'homme.

Celle-ci n'est pas plus odieuse que l'exploitation animale, elle est seulement plus illogique.

*

* *

Et alors, si l'homme peut (justement ou injustement, peu importe d'ailleurs) entraver, briser, supprimer des vies animales pour son bonheur personnel, il peut également exercer cette liberté sur ses rejetons, qui, s'ils ne sont pas plus *sa* propriété que *ses* lapins ou *sa* basse-cour, ont du moins le privilège de lui causer plus d'ennuis que ceux-ci.

Qu'est-ce en effet qu'un nouveau né ? En quoi se différencie-t-il des autres êtres vivants ? Que peut-il faire par lui-même ? Bien ! Il lui serait absolument impossible de vivre vingt-quatre heures seulement sans le secours d'autres humains parvenus à un développement plus complet.

Ce n'est qu'un petit animal, inférieur même sous le rapport des aptitudes, à la plupart des autres espèces animales, sauvages ou domestiquées.

On ne peut même pas le qualifier d'individu.

En poussant plus loin la comparaison, on peut ajouter qu'un homme ou une femme, procréateurs ou non d'un nouveau né, useront logiquement de leur droit de défense contre les autres individualités en supprimant ce qui pourrait être une gêne pour eux ; l'homme, dans sa stupide vanité, se donne bien le droit de jeter à l'eau les petits de sa chatte et de sa chienne, acte qui devrait être plus blâmable puisque les chattons et les cabots n'ont pas été mis au monde avec son concours.

Cette comparaison entre la *noble* race humaine et de *vils* animaux, pourra peut-être choquer certains esprits étroits et chagrins, qui pourront donner également comme objection le sentiment de la paternité que toute personne honnête doit posséder.

Mais nous, anarchistes, qui ne nous piquons pas de faire partie de la sacro-sainte catégorie des honnêtes gens, qui savons également que cet archi-sacro-saint sentiment de la paternité n'est qu'un vieux préjugé, résultat combiné et complexe d'atavisme, d'affinités et d'habitudes et en général aussi superficiel dans le fond que paraissant profond à la surface, pourquoi donc ne proclamions-nous pas la légitimité et l'utilité de l'infanticide ?

Si paradoxale que puisse paraître cette thèse, elle ne fait que confirmer et légaliser moralement un ordre de choses passé dans les mœurs depuis la création du monde ; quoique l'infanticide ait toujours été considéré comme une plaie sociale par tous les philosophes et comme un crime effroyable par les prophètes de toutes les religions, il n'en est pas moins vrai que ce fut souvent une des principales ressources des peuples en détresse cherchant à échapper à la misère. Les missions catholiques se sont taillées une réclame avec leur propagande humanitaire en faveur des enfants chinois que leurs parents dénaturés donnaient à manger aux pourceaux.

Et pourtant le sort de ces malheureux gosses eut peut-être été plus affreux encore s'il leur avait été donné de subir celui réservé à leurs parents, pauvres bêtes humaines vivant dans une condition précaire et misérable, opprésés par une foule de fonctionnaires, sans compter les misères subies par la faute de leurs préjugés. Ce sort n'est d'ailleurs pas spécial aux Chinois ; nous en savons quelque chose, mais ce n'est pas à ce point de vue sentimental qu'il faut envisager la question.

Partant d'un point de vue plus égoïste, mais aussi plus pratique, on peut dire hardiment que la venue d'un ou de plusieurs enfants dans un couple de prolétaires, est la source d'une foule d'ennuis, de tracas et de souffrances.

Pour l'homme, c'est la nécessité de faire face à de nouvelles dépenses, par conséquent de trimer plus et de se priver davantage ; pour la femme, c'est une perte continuelle de temps, une fatigue de tous les instants.

Pour tous les deux, c'est une servitude de plus en plus grande vis à vis de la société. C'est l'obligation de se plier à toutes les hontes et à tous les esclavages.

Le sort des filles-mères est surtout plus touchant et plus émouvant ; c'est pourquoi la majorité des infanticides se recrute dans cette catégorie féminine. Contre le danger de l'enfantement, les femmes mariées ont les moyens de préservation connus ; les jeunes filles, moins éduquées, ne connaissant rien des précautions nécessaires, se laissent plus facilement féconder, et, une fois *pincées*, se délivrent des gosses par la suppression pure et simple.

La faute, si faute il y a, ne doit pas leur en incomber, elle retombe toute entière sur l'éducation imbécile qui leur a été donnée par leurs parents.

Mais puisque, malheureusement, nous sommes toujours et encore sous le joug des lois forgées par le Suffrage Universel, et que l'infanticide, pas plus que l'avortement, n'est un moyen légal pour embellir la vie, ou plutôt pour l'empêcher de s'enlaidir davantage, il vaut mieux employer les moyens préventifs de la grossesse, que de s'exposer à la rigueur des « justes lois » — prudence qui d'ailleurs, ne doit pas nous empêcher de nous servir des remèdes extra-légaux lorsque les moyens préventifs ne sont pas suffisants.

Jean BON

Cinquième année N°250 – Jeudi 20 Janvier 1910

Avortements et désertions

Le procès du médecin Bouju qui vient de se terminer par sa condamnation, a rappelé l'attention des journalistes et du public sur l'intéressante question de l'avortement. Alors que l'avocat général avait grotesquement stigmatisé le nouveau fléau qui menace *notre* Patrie, tous les Béranger, Bertillon et autres Piot sont venus gémir leur éternel refrain : Que la répression de la propagande anti-conceptionnelle soit plus implacable et que la sollicitude à l'égard des grandes familles soit plus grande !

La procréation est en danger ! On ne peut plus le nier, tous les ans les statistiques répètent froidement que la diminution des naissances tend à s'accroître. Non seulement la natalité n'augmente pas, mais elle diminue. « C'est la fin des fins ! » glapissent les gens moraux, les capitalistes plus ou moins vertueux et les calotins rouges ou noirs.

Malgré les dangers qu'il présente et les pénalités sévères qui le répriment, l'avortement est pratiqué maintenant dans toutes les classes de la société. Il faut que le désir de libération soit bien fort, pour que l'individu qui l'éprouve consente à s'exposer aux conséquences pathologiques et judiciaires qu'il peut entraîner !

Il est assez difficile de constater les progrès de l'avortement si l'on tient compte de son caractère obligatoirement clandestin. N'empêche que le Dr. Fiessinger, dans son livre « Erreurs sociales et maladies morales » indique qu'en quelques années, le pourcentage des avortements annuels établi dans les hôpitaux parisiens est passé de 6 à 18 %. Ce qui triple le nombre des *crimes* commis !

Il faut noter aussi que ces statistiques sont imparfaites et incomplètes, que les avortements, que les infanticides qui échappent à la justice (et aux pourcentages par conséquent !) sont multiples. On s'aperçoit ainsi qu'il y a véritablement un effort libérateur dont les conservateurs de l'ordre social sont obligés de tenir compte, malgré eux.

*

* *

Aux cris d'alarme des repopulateurs répondent — comme un écho larmoyant — les jérémiades patriotiques.

Il s'agit des déserteurs. Encore des statistiques « alarmantes » ! Encore des exhortations au devoir... et à la répression. Les amnisties sont trop fréquentes, les tribunaux sont trop indulgents pour les antimilitaristes etc. etc...

Nous sommes également très documentés sur ce point par les statistiques officielles, publiées chaque année. Et à chaque fois c'est la

même constatation qui s'impose : désertions et insoumissions augmentent dans des proportions extraordinaires.

Le sénateur Humbert, rédacteur au *Journal* donnait dernièrement dans cette feuille le chiffre suivant : il manque 70.000 hommes !

On voit que les bons bourgeois ont des motifs pour s'inquiéter. Malgré les tirades chauvines et les détestables enseignements de la laïque (chère à certains !) il y a tous les ans une quantité appréciable d'individus qui préfèrent passer la frontière que d'aller au régiment. Sans parler de ceux qui se contentent de déménager et de changer d'état-civil !

Contre les uns et les autres la police est peu forte, les sanctions restent nulles et les dirigeants auront beau se mettre l'esprit à la torture, ils ne parviendront pas à enrayer le mouvement qui les apeure.

*

* *

Les anarchistes ne doivent pas s'illusionner sur la mentalité de ceux qui effectuent ces gestes. Ce ne sont pas des « conscients », d'une façon véritable. Ils quittent parfois la caserne à la suite d'une bordée, d'une boutade, d'une « cuite » — ce qui ne les empêche nullement d'être de parfaits résignés et des exploités dociles.

Celles qui se révoltent contre la maternité sont fréquemment imbuës de préjugés les rendant inaptes à la vie libre. Tout ceci est entendu — mais ces remarques n'enlèvent rien à la portée générale des actes dont nous nous occupons ici.

A mon avis, ce qui est intéressant c'est l'orientation nouvelle des efforts émancipateurs de l'individu. On agit de suite et directement, on attaque *sans attendre*, la source même du mal.

La caserne est une prison vile et la vie militaire une existence de pantin, de criminel et d'esclave ? Voilà six mille ans que s'élèvent les imprécations contre la guerre et le militarisme, à quoi servirait de continuer ces puérides et impuissantes protestations ?

On est mal à la caserne, on y souffre, la vie y est ignoble et laide ? N'y allons pas pensent les individus, ou si nous y sommes fuyons au plus vite ! La réaction contre le mal est directe et la révolte est immédiate.

Les grandes familles sont une calamité ! Quel calvaire de douleur et de turbin que celui de la mère épuisée par des enfantements nombreux ! La procréation inconsciente, c'est, pour l'ouvrier, la misère et l'exploitation. Que faire ? Gémir, pleurer, se plaindre ? Aller mendier aux bureaux de bienfaisance, courber l'échine et tendre la patte ? Allons donc, ne vaut-il pas mieux se libérer par n'importe quel moyen ? Cette maternité calamiteuse, on la combat, on s'en délivre — préférant laisser un lambeau de sa vie et de sa santé que d'aliéner à tout jamais sa personnalité pour

mener une vie de brute et d'opprimé.

Dans leur « inconscience » ces révoltés ne sont-ils pas plus clairs-voiants que ces anti-militaristes et ces révolutionnaires qui pérorèrent merveilleusement contre l'armée et les maux de la société actuelle, pour aller ensuite — s'enfermer bénévolement à la caserne et traîner avec veulerie le boulet de l'exploitation morale et matérielle du capitalisme ?

Faut-il attendre que tous les hommes soient anti-militaristes pour s'insoumettre ? Faut-il attendre que les institutions meurtrières s'écroulent toutes seules pour se révolter contre elles ?

Et si la révolte doit être immédiate, urgente, comment doit-elle se manifester ? Par des cris et des hurlements de replâtrages syndicalistes ou socialistes ? Trêve de duperies, les mouvements de masses, de troupeaux et les théories de réformisme ne peuvent rien donner, tandis que l'action individuelle est seule capable de libérer celui qui l'entreprend.

*
* *

Cette orientation nouvelle doit donc nous intéresser et nous satisfaire puisqu'elle vient appuyer nos affirmations et confirmer notre propagande.

C'est avec raison que les hommes s'engagent dans une telle voie, la seule logique et la seule efficace.

Ne plus attendre son salut d'une force extérieure quelconque, de la Loi, de la Révolution, de la Société Future, etc., etc., et comprendre que l'individu est esclave de ses propres erreurs, c'est aboutir à la nécessité de s'émanciper soi-même, intellectuellement et physiquement — s'éduquer afin de réagir avec plus de force contre le milieu écraseur.

Il appartient aux anarchistes d'éclairer ces efforts et ces tentatives. Celui qui se libère de la maternité par l'avortement est un révolté qui nous intéresse, mais sa révolte serait plus féconde et moins pernicieuse s'il avait su employer d'autres procédés, moins dangereux et plus certains — les procédés préventifs de la grossesse.

Quant à celui qui déserte ou qui s'insoumet, nul doute que la pratique des conceptions anarchistes ne lui permette de réaliser une camaraderie plus effective — augmentant ainsi ses possibilités de lutte et de réussite.

Les phénomènes indéniables dont j'ai parlé aujourd'hui nous montrent d'une façon certaine que l'action individualiste se dirige dans la véritable direction. C'est par la généralisation de telles révoltes que les vieilles coutumes, et les tyrannies implacables perdront de leur force, c'est par cette action destructive que les institutions seront atteintes sérieusement et que les hommes pourront affirmer fortement et utilement

leur volonté de s'affranchir de tout ce qui entrave le développement libre et normal de leur personnalité.

HAEL

Cinquième année N°260 – Jeudi 31 Mars 1910

Procréation consciente

Le problème de la procréation volontaire est plus que jamais à l'ordre du jour. Effrayés par la propagande active des néo-malthusiens, les chats-fourrés condamnent ceux qui par leurs écrits ou leurs paroles se sont élevés contre le fatalisme de la reproduction. On les envoie en prison au nom de la morale et des bonnes mœurs et sur les instances de personnages pudibonds et d'ailleurs lamentablement stériles.

Journaux et revues ouvrent des enquêtes où des médecins arriérés et de farouches patriotes se lamentent des efforts anticonceptionnels. Il faut faire des enfants pour la France, pour la Patrie, chercher à se soustraire aux lois de la nature est chose monstrueuse... pour un miséreux surtout. Ou alors, insinuent les porteurs de soutanes, si l'on ne veut fabriquer de nouveaux malheureux ; des souffreteux, des rachitiques, des crétins, il faut savoir rester chaste, mépriser les viles jouissances charnelles, les voluptés de l'amour.

Cette conception ratatinée de l'existence est celle de tous les résignés et de tous les imbéciles. — Embusquant leurs sanies derrière leurs volets, les vieilles dévotes qui jamais ne vibrèrent regardent passer avec mépris, haine et jalousie les amants jeunes et beaux dont les lèvres chantent l'hymne de la vie intense et libre. Et tous ceux qui ne peuvent connaître les joies de l'amour, les détraqués, les atrophiés, les châtrés hurlent aux chausses de Cupidon.

Les gens mariés, dont la vilénie morale engendre certes la laideur physique, s'accouplent sans plaisir entre les draps sales de la légalité et du devoir. Ils n'obéissent aux instincts naturels qu'avec répugnance et maladresse et les ruts alcooliques et brutaux de leurs corps crasseux aboutissent sans hésitation à la procréation aveugle et irréfléchie de nouveaux cuistres à la cervelle vide et aux sens endormis.

Malheur aux amants de la vie ! Haro sur celle où celui qui recherche les douces extases et les sensations violemment exquisées ! Tirer de nos corps en liesse les accords harmonieux et les vibrations puissantes que nos sens exigent — honte, immoralité pour la clique des moralistes.

*

* *

Mais cette pudibonderie a des causes et derrière les grimaces des moralistes se dissimulent les appétits et les dominations. Les principes d'austérité et les conseils de laide vertu servent admirablement au maintien des injustices et à la perpétuation des lâchetés. Le christianisme continue son œuvre...

Aussi corruptrice que toutes les religions, la mystification chré-

tienne est parvenue pendant des siècles à émasculer toutes les énergies, à étouffer toutes les volontés. Pour le repos des porteurs de mitres et de soutanes, pour la quiétude des puissants et des parasites, il fallait un peuple docile et inerte et le rôle des cultes religieux fut de travailler à l'abrutir et à le dominer. L'homme libre et fier, amoureux de la vie, jaloux de son indépendance et de sa joie, cet homme n'est pas le sujet rampant et soumis. Il faut aux despotes des êtres sans conscience et sans force, des automates sans initiative et sans dignité, des brutes sans délicatesse, sans aspirations généreuses et sans besoins sentimentaux— des pantins, des loques et des esclaves.

Arrêter les envolées et châtrer les énergies, tel est le rôle de toute morale, de toute religion.

Tu ne vivras pas, tu sera piétiné, fidèle de tous les cultes et croyant de tous les évangiles. Les prêtres fixeront tous tes gestes et traceront le petit sentier, hors duquel tu ne devras engager le pas. Et avec de grands gestes et de belles formules, ils te démontreront que tu dois te laisser diminuer, que tu dois réprimer en toi les instincts et les désirs.

Renoncer ! Voilà l'éternelle duperie ! Renoncer à la joie, à l'amour, à la liberté, au bien-être. Renoncer à tout ce qui fait l'existence bonne, sincère, et douce. Renoncer à la femme, aux jouissances charnelles, aux délices de l'amitié, aux liens de la camaraderie — et porter en holocauste toutes ces renonciations sur l'autel de Dieu, de la Patrie, de la Société, de la Science peut-être...

Renoncer à la vie, c'est se courber, s'humilier, c'est accepter la souffrance, la contrainte, la mort. C'est végéter dans la misère, la laideur et la servitude. Acceptons la vie avec toutes ses manifestations. Ne retranchons aucune de ses beautés. Et avec ardeur, avec persévérance, appliquons nous à « vivre » proprement, logiquement, laissant prier les faibles, végéter les crasseux et mentir les ambitieux.

*

* *

C'est ainsi que l'on conteste à l'homme le droit de disposer de son corps et de ses facultés. Quelle chose horrible que ce devoir de procréation que préconisent de vieux macaques impuissants !

Il faut faire des enfants, affirment les souteneurs de l'autorité et de l'exploitation.

Le seul argument qu'ils apportent, c'est qu'il ne faut pas chercher à se soustraire aux règles de la nature et que l'homme doit se soumettre aux lois de son organisme qui le portent à se reproduire, à donner le jour à des êtres de la même espèce que lui.

Cet argument est véritablement piteux.

Accepter aveuglément et sans murmurer les lois de la nature ? Mais en poussant un tel raisonnement dans ses conséquences logiques, on arriverait à la disparition de l'espèce humaine. Faudrait-il donc se résigner à souffrir de toutes les maladies sans espoir de les guérir et sans vouloir leur trouver de remèdes ? Le choléra et la syphilis sont évidemment des calamités engendrées par des phénomènes naturels. Ne faut-il pas réagir contre ces fléaux et tenter de s'en débarrasser ? Faut-il se laisser mouiller par la pluie, engourdir par le froid, dévorer par les moustiques et la vermine, sous prétexte que toutes ces choses résultent de lois naturelles indéniables ? On aurait ainsi inventé le parapluie pour se préserver de l'averse anodine et l'on ne voudrait utiliser l'appareil préventif de l'action du sperme — combien plus néfaste parfois !

Allons donc ! Il n'y a pas de fatalité devant laquelle nous devons nous incliner. Même contre les lois de la nature, il est des révoltes permises. L'homme, conscient de ses droits et désireux de les exercer, doit chercher à aplanir toutes les difficultés qui s'opposent à son bonheur et si à travers les siècles il avait toujours pratiqué une telle sottise depuis longtemps quelque espèce mieux conditionnée serait venue le supplanter. Et toutes les découvertes, toutes les acquisitions, ne furent-elles pas arrachées à la nature, que les hommes cherchaient à subjuguier dans un but de progrès ?

*

* *

Malgré sa tournure scientifique cet argument n'a aucune valeur. L'homme peut se soustraire à la fatalité de procréer — à la seule condition que cette dérogation ne comporte pour lui aucune souffrance et n'entraîne aucune altération de sa santé ou de son bonheur.

Les objurgations patriotiques sont encore plus mal fondées. A entendre les partisans de la repopulation il y a lieu de faire beaucoup d'enfants... parce que la France manque de soldats. Pratiquer la limitation des naissances, c'est affaiblir la patrie française...

On pourrait répondre, ainsi que certains l'ont fait, que la force d'un peuple ne réside pas dans le nombre de ses sujets, mais dans leur valeur. Procréer sagement, consciemment un petit-être que l'on pourra élever dans de bonnes conditions d'hygiène morale et matérielle est certes une méthode capable de donner des résultats fructueux. Tandis que ceux qui éjaculent au hasard de leurs saoulographies, les malingres, les crétins et les dégénérés qui peuplent la terre, feraient certes mieux de s'abstenir... en attendant qu'ils se rénovent et qu'ils puissent fournir aux fruits de leurs copulations autre chose que la saleté, la misère et la faim dans lesquelles ils croupissent.

En un mot la qualité prime la quantité et un seul être normal et raisonnable vaudra toujours mieux qu'une douzaine de brutes ignorantes et dépravées.

Mais nous pouvons nous placer sur un autre terrain et affirmer catégoriquement que cette action est en effet néfaste pour la Patrie — car il est à croire que les hommes de demain, nés et élevés dans de meilleures conditions, constitueront des individualités éclairées et vigoureuses qui comprendront leurs véritables intérêts et qu'il sera plus difficile de gouverner que les déchets humains d'aujourd'hui.

Et la propagande néo-malthusienne n'aurait aucun sens, si elle ne se complétait d'une action antipatriote, antisociale, en un mot d'une action anarchiste. Oui, nous nous moquons de la Patrie et nous ne reconnaissons plus les devoirs mensongers d'une solidarité fictive et hypocrite. Nous voulons vivre et ne plus nous laisser immoler au nom d'une Idole quelconque.

Faire moins d'enfants, c'est être moins écrasé par les contingences économiques, c'est pouvoir réagir avec plus de succès contre les influences du milieu. Ne plus traîner douloureusement le boulet « Famille », tel est le but qui s'impose à tout révolté conscient. Celui qui doit subvenir aux besoins de toute une nichée de petits affamés, n'est pas libre, il ne peut se redresser et doit accepter bien des épreuves, bien des soumissions. L'individualiste, désireux d'accroître sa force personnelle, désireux de vivre et de vibrer, ne saurait se plier au devoir d'engendrer. S'insouciant de l'intérêt social et du devoir patriotique, il ne sera conduit à se reproduire que lorsqu'il pourra y trouver une satisfaction véritable. Et jusque là, aucune puissance morale ou matérielle n'est capable de l'empêcher de disposer de sa semence à sa volonté. Et rien ne peut obliger sa compagne à se considérer comme un moule à bébés, comme une pondeuse automatique. Encore une fois, le développement de notre intelligence nous permet de vivre autrement que des brutes...

*

* *

On a souligné souvent l'attitude des bourgeois et des dirigeants. Ces gens là ne se reproduirent pas ou très peu. Des enquêtes ont été faites qui ont montré que les membres des « hautes » classes sociales se contentaient en général d'avoir un ou deux enfants.

Pourtant ce n'est pas la misère qui les pousse à cette abstention. Les ressources pécuniaires qu'ils possèdent sont plus que suffisantes pour subvenir à l'élevage de nombreux enfants, et ils sont mieux placés en tout cas que les miséreux et les pitoyables exploités. Ils s'abstiennent néanmoins. Parce que Monsieur veut léguer une fortune solide à son héritier

et parce que Madame ne veut déformer sa taille et ses seins par l'œuvre de la maternité.

Ceux là sont logiques. Ce sont des exploiters et des roublards. Ils comptent sur la bêtise populaire pour défendre leurs privilèges. Ils comptent sur les pauvres pour fabriquer des gosses — de futurs esclaves. Ils se gardent bien de donner l'exemple, car ils possèdent une plus belle conception de la vie que les brutes qui agonisent sous leur tyrannie...

Nos bons bourgeois sont logiques. Beaucoup plus que les ouvriers qui fabriquent sans compter la viande qui se prostitue sur les trottoirs et dans les ateliers. Beaucoup plus même que ces honnêtes, que ces bons patriotes pratiquant un semi-malthusianisme. Ils sont nombreux les chauvins et les hommes d'ordre qui se gardent bien de donner le jour à des êtres dont l'existence viendrait grever leurs maigres appointements de fonctionnaires ou d'ouvriers. Ils sont patriotes... mais ne veulent s'imposer pour leurs idées de trop grands sacrifices. Une telle absence de convictions est certes bien plus répugnante que l'attitude du bourgeois qui lui, sait ce qu'il fait et sait ce qu'il veut.

Les conseils de procréation aboutissent donc à la laideur de la vie et à l'esclavage de l'individu. C'est dire que la propagande anticonceptionnelle est nécessaire et féconde. Ceux qui voudront bénéficier de ses enseignements deviendront plus aptes à la révolte et à la vie.

Mais je le répète cette action en faveur de la procréation consciente ne nous intéresse qu'en tant qu'elle peut constituer une préface à une éducation et à une réaction plus profondes et plus sérieuses chez les individus.

Ils pourront alors aimer librement, écartant le cauchemar de la grossesse non désirée. Sans craindre les conséquences de leurs actes, les jeunes amants pourront unir leurs corps et connaître les voluptés de l'amour... La fille-mère que l'on méprise et pourchasse, l'homme écrasé de charges familiales, peinant sans répit, sont des esclaves dont nous n'envions pas le sort.

Libérons-nous de tous les fardeaux, allégeons notre échine de toutes les servitudes et notre cerveau de tous les préjugés. Pour lutter il faut être fort. Et la besogne anarchiste ne peut s'accomplir que par la raison, à l'aide du savoir et de la dignité. Aux tyrans et aux imbéciles, opposons notre désir de rénovation et notre volonté de vivre.

André LORULOT

Sixième année N°280 – Jeudi 18 Août 1910

Trop d'enfants

En quelques lignes, *le Matin* rend compte d'un fait divers. Banal ou important selon le point de vue ou l'on se place.

Il s'agit d'une femme, abandonnée par son mari, avec trois petits enfants. Se trouvant dans la purée noire elle aurait laissé volontairement le plus jeune, mourir de faim.

En conséquence, on vient de l'arrêter et de la fourrer en prison. Les deux enfants survivants, sont confiés à l'Assistance Publique et de cette façon ils auront — enfin ! — à manger.

Les néo-malthusiens vont jubiler, car ce petit événement semble venir corroborer leurs théories.

Que ce petit bébé soit mort ou vivant, cela n'a au fond, aucune importance. C'est la qualité du geste que nous discutons, et pour ma part je ne le trouve nullement intéressant.

Si la mère avait aimé son petit d'une façon véritable, elle n'eut pas accepté si facilement de le faire disparaître. Son affection lui eut indiqué d'autres solutions et par tous les moyens possibles elle aurait pu assurer au gosse les quelques gouttes de lait nécessaires à sa frêle existence.

Elle a préféré le laisser crever. Ce n'est pas courageux. Ne faisons pas l'apologie de tels gestes, car ce malthusianisme, n'est que de la résignation. Et nous sommes des révoltés !

Maintenant, il faut reconnaître que des choses aussi écoeurantes ne sont possibles que dans un monde de lâches et de salauds comme le nôtre. Il faut avouer que de semblables douleurs sont réservées à des êtres assez imbéciles pour respecter l'exploitation et perpétuer la misère et l'autorité.

Et les chats fourrés qui condamneront cette pauvre bougresse auront du toupet. Si elle avait pratiqué les moyens anti-conceptionnels préconisés par les propagandistes que l'on persécute, son crime eut été évité. Mais l'enseignement et la pratique de tout procédé et de tout principe, tendant à rénover et à libérer la personne humaine, nous ne devons les attendre ni des tyrans qui nous écrasent ni des capitalistes qui nous sucent, mais de nous mêmes, de notre propre force et de notre volonté individuelle.

FLEUR DE GALE

Sixième année N°286 – Jeudi 29 Septembre 1906

Bibliographie

Peu d'enfants. Pourquoi ? Comment ?

par Eug. Lericolais : 3 fr. – Edition de la
« Bibliothèque de Sexologie sociale ».

Ce livre qui ne fait double emploi ni avec l'« Education Sexuelle » ni avec l'« Initiation Sexuelle », envisage et résout à sa façon les problèmes suivants :

Est-il moral, est-il permis de limiter le nombre des enfants ? – Cette limitation est-elle possible et par quels moyens ? – Y a-t-il intérêt pour les couples humains à n'avoir pas ou à n'avoir que peu d'enfants ? – Un petit nombre d'enfants, sains, vigoureux, bien élevés et instruits, ne vaut-il pas mieux pour l'avenir de notre race qu'une foule de petits êtres chétifs, tarés, dégénérés, malades ou candidats aux maladies et mal nourris, mal vêtus, mal armés pour les batailles de la vie ?

Ce qui nous paraît de rendre surtout utile, c'est le grand nombre de documents : tableaux schématiques et graphiques, dont il est rempli et qui en font un instrument de travail très appréciable pour qui désire étudier à fond ces questions.

Huitième année N°386 – Jeudi 5 Septembre 1912

...page vide pour écrire, dessiner tout ce qui te passe par la tête...